

L'ACTION NATIONALE

- L'ACTION NATIONALE *Pour le relèvement du prolétariat québécois*..... 161
- Ernest GAGNON, s.j. *Infantilisme religieux*..... 169
- Arthur LAURENDEAU *Musiciens d'autrefois: Alfred Desève*..... 178
- Gilles MARCOTTE *En relisant "Bonheur d'occasion"*..... 189

Claude RYAN

**Les classes moyennes
au Canada français** 199

- Edmond LEMIEUX *Que devient l'homme américain?*..... 221
- Jean-Marc LEGER *Urgence et difficultés du dialogue France-Allemagne*.. 228

Nos éditions . . . 244

L'ACTION NATIONALE

REVUE MENSUELLE

● Directeur: **André LAURENDEAU** ●

L'Action Nationale, publiée par la Ligue d'Action Nationale, est un organe de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique. Elle paraît tous les mois, sauf en juillet et en août.

Les directeurs de la Ligue sont: MM. Anatole Vanier, président; Dominique Beaudin, secrétaire; Jean Drapeau, trésorier; M. le chanoine Lionel Groulx; R.P. J.-P. Archambault, S.J.; Mgr Olivier Maurault, P.S.S.; Mgr Albert Tessier; Arthur Laurendeau, René Chaloult, André Laurendeau, François-Albert Angers, Gérard Filion, Léopold Richer, Albert Rioux, L.-Athanasie Fréchette, Guy Frégault, Jacques Perrault, Clovis-Emile Couture, Jean Deschamps, R.P. Richard Arès, S.J., Wheeler Dupont, André Dagenais, J.-Alphonse Lapointe, Paul-Emile Gingras.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

422 est, rue Notre-Dame, Montréal (1), P.Q.

Téléphone: MARquette 2837

L'abonnement est de \$3.00 par année

L'abonnement de soutien: \$5.00

Servir

"C'est se grandir que d'être au service des autres"

Bernard Benoit.



LANGAGE DE CHIFFRES

(31 décembre 1949)

Primes	\$ 1,421,043
Réserve	3,698,115
Actif	3,829,524
Assurances en vigueur	59,185,114



LA LAURENTIENNE

Compagnie d'Assurance sur la Vie

SIÈGE SOCIAL : QUÉBEC

LES AMIS DE LA REVUE

AUBÉ, Philippe
AVOCAT

152 est, Notre-Dame
HA 5877

CHAUSSE, Fernand
AVOCAT

152 est, Notre-Dame
HA 7235

DENIS, Arcadius
AVOCAT

44-B, Nord, rue Wellington,
Tél. 1994 Sherbrooke, P.Q.

DORAIS, Jean-Louis
AVOCAT

57 ouest, rue St-Jacques
HA 1336

MASSE, Paul
AVOCAT

152 est, Notre-Dame
BE 1971

VANIER, Anatole
AVOCAT

57 ouest, St-Jacques
HA 2841

FRÉCHETTE, L.-A.
NOTAIRE

159 ouest, Craig
LA 9607

POULIN, J.-Aimé & Albert
ARCHITECTES

71, Prospect, Sherbrooke, P.Q.
TÉL. 1391

LAPORTE, René
MÉDECIN

947, rue Chorrier,
Montréal, P.Q.

MORIN, Louis-Philippe, C.A.
Comptable Agréé

81, rue St-Pierre, Québec.
Tél. 2-6871

BEAUREGARD LUC

Représ. de la Laurentienne
4052, rue Cartier

Bur.: PL 6700 Rés.: AM 7779

FOURNIER, Albert

Procureur de brevets d'invention
934 est, Ste-Catherine
HA 4548

DUPUIS, Laurier

5600, boulevard Monk
WE 0355

BEAUSOLEIL, E.
BOUCHER-ÉPICIER

1251, Champlain
CH 3712

Salaison MAISONNEUVE
BACON marque "MORIN"

1430, De LaSalle
CL 4086-7

SANSOUCY, Alb.
ÉPICIER-BOUCHER

3963 est, Ste-Catherine, Montréal
FA 3607

SANSOUCY, Arthur
BOUCHER-ÉPICIER

3995, Hochelaga
CL 2839

AUG. BRUNETTE, Ltée
PLOMBERIE-CHAUFFAGE

4154, rue Hôtel de Ville
PL 1946

Jean Drapeau

DRAPEAU ET MELANÇON
AVOCATS ET PROCUREURS

Claude Melançon

206 ouest, rue Saint-Jacques, chambre 204, Montréal

HA 6204

LES AMIS DE LA REVUE

DESCHÈNES & Fils Ltée
Matériaux de plomberie et chauf.
1203 est, Notre-Dame
FR 3176-7

LATENDRESSE & Fils Enrg.
Machinerie Delta,
FERRONNERIE
12057 est, N.-Dame, Pte-aux-Tr.
CL. 6731, Local 404

CYR, Édouard
MODELEUR
1427, Maisonneuve
AM 8984

SARRAZIN, Arthur,
PHARMACIEN,
Sarrasin-Choquette,
Montréal.

LATULIPE, N.
Cravates, écharpes et robes
de chambre
4360, rue Iberville, Montréal

"LES VARIÉTÉS"
PAUL DEJORDY, prop.
800 est, Mont-Royal
CH 9815

"À LA MARMITE"
SALLE À MANGER
350 est, Craig
MA 0730

La revue est répertoriée
dans
"CANADIAN INDEX"

"Les amis de nos amis sont nos amis..."

QUI ÉPARGNE GAGNE

Ce qui compte, ce n'est pas ce que l'on gagne, c'est ce que l'on épargne. Le plus pauvre n'est pas celui qui gagne le moins, c'est celui qui dépense tout ce qu'il gagne. Des petits dépôts qui se succèdent et s'accumulent constituent une somme importante. Mettez de côté régulièrement une partie de votre salaire ou de vos revenus. Vous en prendrez l'habitude en ouvrant un compte d'épargne à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Actif, plus de \$400,000,000

540 bureaux au Canada

66 succursales à Montréal

TOUJOURS

- les plus nouveaux tissus
- les plus récents modèles

CHEZ LES TAILLEURS

JOLY

251 est, rue Sainte-Catherine,
Montréal. HArbour 1171

Les

Confitures

VILLA

Le Choix des Gourmets

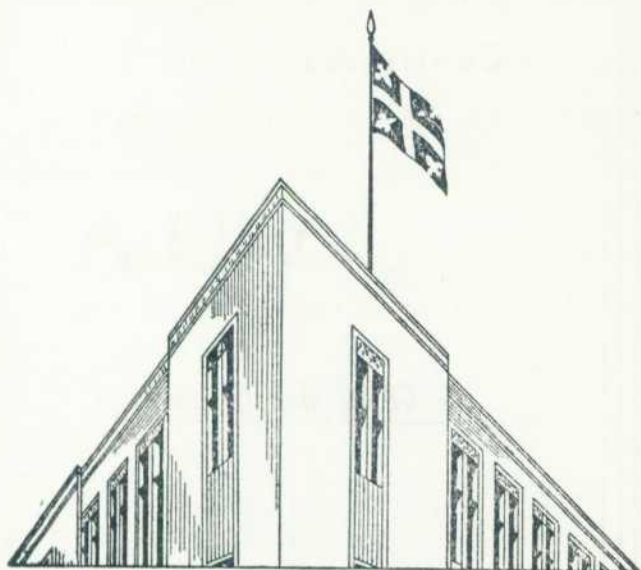


CONSERVERIE DORION LIMITÉE

1430, rue Everett

Montréal

D U P U I S



Maison essentiellement
canadienne-française
depuis sa fondation
en 1868

Dupuis Frères
LIMITÉ

Montréal

Magasin à rayons : 865 est, rue Ste-Catherine,

Comptoir Postal : 780, rue Brewster,

Succursale magasin pour hommes : Hôtel Windsor.

L' ACTION NATIONALE

VOL. XXXV, No 3

MONTREAL

MARS 1950

Pour le relèvement du prolétariat québécois

Il est rare qu'un document officiel nous bouleverse. Qui, pourtant, n'a éprouvé une émotion profonde en lisant la Lettre pastorale collective de l'Episcopat québécois sur Le problème ouvrier en regard de la doctrine sociale de l'Eglise ?

Dans l'ordre des principes, cette Lettre se contente de réaffirmer la doctrine sociale catholique; ce n'est pas dans ce domaine qu'elle innove. L'Eglise y expose, "en les adaptant aux conditions particulières de (notre) époque, les enseignements qu'Elle a reçus du Christ". Mais on doit ajouter que la Lettre est riche de doctrine, elle en est nourrie: ce qu'on y trouve de plus moderne s'enracine dans la pensée la plus traditionnelle, notamment sur l'éminente dignité de l'homme racheté.

Le document débute par un tableau des conditions actuelles de la vie prolétarienne. Puis il décrit ce que devrait être une restauration chrétienne de l'ouvrier, et il montre le rôle de chacun dans cette œuvre essentielle.

Son premier caractère, c'est le réalisme. Il ne suscite pas cette impression de vague angélisme, de chose qui se passe dans un inaccessible ciel de principes, qu'on

éprouve en lisant certains documents. Celui-là est bien de 1950, et conçu pour notre milieu. En outre il parle clairement, sans recourir à des mots ou à des tournures trop compliqués, de sorte qu'il est accessible dans son ensemble à un homme de culture très moyenne: ce qui en facilitera la diffusion.

Les évêques adoptent naturellement le ton de l'arbitre: donc de l'homme qui s'élève au-dessus des parties en conflit. Mais à un moment donné l'arbitre doit passer jugement: et l'épiscopat le fait à plusieurs reprises avec fermeté.

L'ouvrier n'est pas dépeint, loin de là, comme un prototype de perfection. Le patron dont on nous parle n'est pas exclusivement "le bon patron". On s'adresse aux professionnels dans un langage auquel plusieurs d'entre eux ne sont pas habitués. De même, les éducateurs sont mis fortement devant leur rôle social. L'État reçoit des conseils très précis, et un rappel de son devoir qui paraît l'avoir étonné. Pourtant le blâme est exprimé avec discrétion, mais on le formule à l'adresse de toutes les catégories sociales et politiques, pour mieux leur rappeler leurs responsabilités.

Aucune coterie n'a donc le droit de brandir la Lettre Pastorale en criant victoire. Chacun y trouvera tracés des devoirs difficiles, qu'il sait bien au fond de lui-même n'avoir pas entièrement remplis.

Les groupes en présence — surtout l'ouvrier, le patron et l'État — auraient tort d'aller y chercher uniquement ce qui fait leur affaire. Car il serait facile d'extraire de la Lettre les seuls textes qui rappellent à l'ouvrier leurs devoirs de soumission, ou bien les seuls textes qui soulignent les fautes de l'employeur et de l'État. On a trop souvent écartelé de la sorte les encycliques pontificales,

comme s'il y avait deux doctrines sociales. En fait, il n'y a pas deux Lettres collectives, il n'y en a qu'une, où tout se répond, s'équilibre, se tient.

Ne nous débarrassons pas des moyens spirituels proposés: vie surnaturelle, prière et vertu, en essayant de croire que "des évêques sont bien obligés de parler comme ça". Même sur le plan intellectuel, une telle réaction serait malhonnête. Non, c'est là la partie la plus substantielle de leur pensée; aucune solution chrétienne n'est possible dans un milieu où les hommes ne tenteraient pas de vivre de leur mieux leur vie chrétienne.



Mais d'où vient cette émotion dont nous avons parlé ?

De ce que les chefs de l'Église québécoise comprennent admirablement l'ouvrier d'aujourd'hui, de ce qu'ils signalent sa situation de paria dans le monde moderne qui le déshumanise (même lorsque le salaire est convenable), et de ce qu'ils proposent qu'on le réintègre dans la société.

Il faudrait citer plusieurs passages significatifs. Il y a par exemple celui-ci, qui conclut la deuxième partie de l'exposé et dont nous soulignons les phrases les plus marquantes:

Par le respect des valeurs religieuses et familiales, par une saine orientation des loisirs et une juste conception du travail, par une meilleure organisation du travail sur les plans de l'entreprise, de la profession et de l'économie nationale, s'établira au pays un régime économique et social conforme à la doctrine de l'Église, en somme une condition ouvrière chrétienne qui corresponde sur un autre plan à ce que fut autrefois notre civilisation

agricole. Comme c'est encore le cas pour la partie de nos fidèles qui vivent en milieu rural, *l'ouvrier sentira qu'il a sa place dans la société*. Il ne sera pas un homme sans attaches, un déraciné, un ignoré. Il sera fier de lui-même, parce qu'en réfléchissant sur lui-même et sur la noblesse de son travail, il aura découvert qu'il a une véritable vocation en ce monde; il fera alliance avec cette vocation, il aimera sa vie d'ouvrier. Dans une vie économique meilleure, sa famille ne lui apparaîtra pas comme un tracassant constant et parfois même comme un obstacle à sa vie normale; une profession mieux organisée, *une intégration plus forte dans la ville et dans le pays* lui feront aimer sa profession, sa ville et son pays, parce qu'il comprendra son appartenance à ces institutions qui lui auront donné la place qui lui revient. En somme *il sera fier d'être ouvrier, parce que sa qualité d'ouvrier donnera un sens et un prix à sa vie*. Il pourra vivre sa vie conformément à la dignité de sa personne, selon l'esprit de Notre-Seigneur.

Et ceci maintenant, qui nous apparaît comme capital — la révolution psychologique que les évêques proposent changerait entièrement l'atmosphère du conflit social:

Il est une qualité indispensable à toute personne qui veut loyalement se donner à la solution du problème ouvrier, c'est la sympathie. D'abord *une SYMPATHIE COMPREHENSIVE qui empêche de crier au communisme dès qu'il est question de revendications ouvrières*; les documents pontificaux sont assez clairs pour faire voir à tous que le capitalisme s'est rendu coupable d'injustices sociales et qu'il existe des revendications ouvrières justes et raisonnables. Il faut le reconnaître sincèrement; alors une bonne part du travail de restauration sera accomplie, car la collaboration est plus facile entre hommes qui essaient de se comprendre.

Mais la pensée reste nuancée, et les évêques ajoutent immédiatement:

Ensuite une SYMPATHIE RAISONNÉE. Aucun sentimentalisme ne doit entrer en ligne de compte; autrement ce serait s'exposer à la naïveté, croire juste toute revendication ouvrière et tomber dans un autre excès. Un tel sentimentalisme orienterait mal la solution au problème ouvrier et serait en définitive inefficace. Ne nous laissons pas non plus aller à l'impression que l'ouvrier demande des faveurs quand il exige *ce qui lui est dû*. Cette attitude le choquerait et l'éloignerait. N'allons pas enfin taxer d'orgueil ce qui n'est en réalité que fierté légitime. C'est son travail que donne l'ouvrier, c'est sa vie qu'il engage: *un juste salaire et des conditions normales de travail ne sont pas un don ni une faveur, mais un droit.*

Et la demande se surélève, elle s'établit sur le plan religieux:

Enfin, une SYMPATHIE CHRÉTIENNE. Les ouvriers, comme tous les fidèles, appartiennent au Corps mystique de Notre-Seigneur et à ce titre ils sont frères des autres hommes, leurs égaux en dignité humaine et chrétienne. Leurs demandes seront donc reçues et considérées par tous comme celles de frères. *L'attitude opposée servirait le communisme et non l'Église; car, pour un catholique, condamner en principe toutes les revendications ouvrières, c'est se rendre responsable des calomnies dont l'Église est parfois victime et c'est jeter l'ouvrier dans les bras des ennemis du Christ.*

Ce langage est vigoureux. Il nous invite à réfléchir sur nous-mêmes, sur nos défaillances présentes...



La presse a surtout remarqué, et c'est compréhensible, l'insistance sur les réformes de structure. Les journaux anglo-canadiens tiquent devant le "corporatisme", et certains se croient devant un fascisme nouveau. On a abondamment cité et commenté ces passages:

Par ailleurs, des réformes de structure chercheront à intéresser de plus en plus les travailleurs à la vie même de l'entreprise, de façon que tous ceux qui y participent, chefs d'entreprise et ouvriers, réalisent leur "communauté d'activité et d'intérêts" par une forme d'association qui les unira plus effectivement que la formule actuelle du salariat.

Il faut bien constater que *le régime du simple salariat, dans une économie imprégnée de libéralisme économique, a une tendance à favoriser la lutte des classes, à creuser le fossé qui sépare le capital du travail, à porter les détenteurs de capitaux à la poursuite de profits abusifs, à diminuer chez l'ouvrier le souci d'un travail honnête et compétent, en ne l'intégrant pas suffisamment dans la vie de l'entreprise. Louables donc, pour ne pas dire plus, sont les réformes dans la structure de l'entreprise. de toute entreprise.* Ajoutons avec Pie XII que la grande entreprise doit en offrir la possibilité. *En amenant graduellement les travailleurs organisés à participer à la gestion, aux profits, à la propriété de l'entreprise, on contribuera puissamment à rétablir entre les collaborateurs d'une œuvre commune la confiance tant désirée.*

Ces réformes doivent évidemment respecter la nature de l'entreprise et sauvegarder les droits légitimes des propriétaires des biens de production.

Il faudrait marquer également les paragraphes sur le droit d'association, qui est "fondamental", "l'obligation morale", pour ouvriers et patrons, de participer activement au syndicalisme; sur la liberté et la sécurité

syndicales; sur l'hygiène industrielle et les conditions de travail; sur le droit de propriété privée ("aussi demandons-nous à tous de respecter la propriété privée en évitant de l'assimiler au capitalisme"); sur les conventions collectives (qui "ont leur raison d'être dans les centres ruraux comme ailleurs"); sur la culture (qui "n'est pas réservée à une classe; tous y ont droit, les ouvriers aussi"); sur l'obéissance aux lois justes, etc., etc. Mais nous ne saurions entreprendre aujourd'hui une analyse de ce document de quatre-vingt pages.



La Lettre collective des évêques pour le relèvement du prolétariat constitue un moment important dans la vie de l'Eglise du Québec et dans la vie du Canada français.

Elle devra inspirer des études systématiques, une éducation de tous les milieux, des réformes profondes. Pour aujourd'hui, nous retiendrons son dernier appel:

Que les apôtres sociaux, prêtres et laïcs, redoublent de zèle! Nous revendiquons pour eux la liberté de signaler les abus de notre régime économique, dans le respect de la vérité telle qu'ils la connaissent après avoir utilisé tous les moyens d'informations dont ils peuvent disposer, la liberté aussi de proposer des remèdes aux maux dont souffre notre vie économique et sociale. Nous demandons aux journaux, aux revues, aux postes de radio, à tous les catholiques de soutenir ces apôtres sociaux, d'appuyer avec courage et fermeté les légitimes revendications des travailleurs et les idées sociales des patrons chrétiens. Puissent les laïques catholiques, à la lumière des enseignements de

l'Église, mettre sur pied les structures économiques et sociales par lesquelles notre société procurera à tous les citoyens une juste participation à tous les biens de la nation.

L'ACTION NATIONALE

LIVRES DE BASE

Au point de vue national, nous venons de vivre une période de laisser-aller. Ou si l'on préfère, nous sommes passés par une crise de canadianisme — tout court, comme après l'autre guerre.

Le secteur de la jeunesse est probablement celui qu'on a le plus négligé, dans le domaine qui nous occupe. Autrefois des associations y maintenaient l'inquiétude nationale: aujourd'hui il faut les rebâtir à pied d'œuvre. Et pour les construire fortes, un effort préalable de réflexion s'impose.

Que proposer aujourd'hui aux méditations de la jeunesse canadienne-française? Nous avons plusieurs fois signalé les ouvrages de base. Qu'on nous permette d'en énumérer quelques-uns, à cette époque de l'année où les maisons d'éducation choisissent les livres qu'il donneront en prix à leurs élèves:

— L'œuvre du chanoine GROULX, et particulièrement son dernier livre paru, *L'Indépendance du Canada*;

— les trois livres du R.P. Richard ARES, s.j., précisément conçus pour l'élite de la jeunesse canadienne-française: *Notre question nationale*;

— *Invitation à l'étude*, et surtout *Le Citoyen canadien-français* d'Esdras MINVILLE;

— *Pour gagner la paix*: vues sur le monde de demain, en collaboration.

Les livres de Minville ont paru aux éditions Fides; les autres, à l'Action Nationale.

Infantilisme religieux

Il ne faut rien exagérer. Nos belles traditions ne sont pas toutes menacées. Particulièrement nos traditions religieuses. On ne fait plus guère la prière en famille mais plus que jamais, "on mange du curé". Comme nos pères... Seulement, eux, ils étaient volontiers crépitants: gestes doubles, verbe sonore, cette gymnastique quotidienne assurait leur digestion. Le couplet brandi, ils allaient travailler. C'étaient des hommes en santé.

Notre génération est plus sùrie: tenue de soirée, coquetel, voix basses et mains souples. Un silence lourd battu de cils baissés. Relent âcre sur ces lèvres déviées et pâles; notre contemporain digère mal son curé.

Sort étrange du clergé canadien: toujours en ci-maise, tantôt pour bénir, donner le Christ, tantôt vedette de la calomnie, il cristallise en lui toutes les insuffisances religieuses du pays. Il est le grand cataliseur national. "C'est la faute à Dédé". "C'est la faute au professeur." "C'est la faute au voisin d'en haut". "C'est la faute à Papineau". Attitude d'écolier, complexe infantile.

Le fond du problème religieux chez nous, le plus important de tous nos problèmes à l'heure actuelle,

se situe au-delà du clergé, au-delà des laïques. Il se situe dans le climat psychologique, dans la mentalité propre à notre milieu national, qui, tel un bouillon de culture ou un système digestif sain ou malade, fera du Pain de Vie, toujours immarcessible, une nourriture ou un poison. C'est le vase qui impose son contour au Vin sacramentel toujours pur. Les contours de nos caractères imposent au catholicisme éternel un certain visage, parfois un certain masque.

Je dis, un certain masque. Notons bien que derrière ce masque se trouve notre vrai visage de bons authentiques catholiques. Et derrière ce visage, un cœur fidèle et fier. Ce certain masque est un défaut bien précis: l'infantilisme religieux, défaut qui ne nous est pas exclusif mais il fait, je le crois, beaucoup de tort chez nous. J'ajoute que ce défaut, c'est dans l'individu seulement que j'en présente la solution.



De notre christianisme historique, la partie la moins saine est un crâne janséniste irradiant une mentalité de primaire: catholicisme de crainte, religion de retrait, précautionneux et intègre, d'héroïsme mesuré, d'exigences appliquées; moralisme de comptable dont l'état de grâce consiste à tenir à date sa fiche judiciaire spirituelle aux yeux durs et fixes d'un Dieu-policier. Catholicisme plus volontariste que sage, plus raisonneur qu'intelligent, plus moralisateur que nourrissant, plus satisfait de supprimer que d'incorporer. Plus traditionaliste qu'accueillant, plus routinier qu'avidé de valeurs humaines à sanctifier. Toutes nos

insuffisances religieuses, tous nos refus de la vie actuelle, notre fossilité intérieure, se couronnent de prudence, notre vertu chère entre toutes, après qu'on aura invalidé cette force positive en une sagesse de repli. Cette inqualifiable paresse de l'esprit et du cœur, cet infantilisme satisfait prend figure d'infaillibilité pharisaïque, cette grimace. Etre en marge de la vie ce n'est pas l'avoir dominée, c'est épouser la mort.

A ces parvenus religieux, la nature semble bien périlleuse et vulgaire, à ces rentiers de la raison, les instincts bien redoutables. Si le Christ les avait consultés avant sa divine Aventure, sans doute qu'ils auraient trouvé l'Incarnation bien téméraire, et l'Eucharistie peu distinguée.

Alors que tout l'Évangile proclame une religion d'acceptation non de refus, d'unification non de morcellement, de hiérarchie non d'invalidation. Une vie drue et vraie où les âmes et les corps, robustes et intégrés, estiment sacrilège de mépriser une partie de l'œuvre de Dieu, malsain de méconnaître la nature pour "affranchir" la grâce. Le sacré se greffe sur la nature, l'a-t-on assez dit...

Là-dessus, la tradition catholique est invariable: c'est saint Paul qui dit à ses Corinthiens: "Ce n'est pas le spirituel mais le charnel qui commence." C'est l'austère réformateur de la Trappe, saint Bernard, qui écrivait à Guigue, prieur de la Grande Chartreuse: "Ce qui est spirituel ne devance pas ce qui est animal; au contraire, le spirituel ne vient qu'en second lieu; aussi avant de porter l'image de l'homme céleste devons-nous commencer par porter celle de l'homme terrestre". Qu'on relise saint François de Sales. Et récemment encore, c'est Dom Marmion qui di-

sait: "Ils ne sont pas parvenus à en faire des saints parce qu'ils avaient d'abord négligé d'en faire des hommes".

Cette méfiance exagérée de la nature ne la supprime pas pour autant. Elle vivra de son côté et largement, indépendante et dangereuse. Car elle n'est pas équipée pour vivre seule. Et nous aurons la foule des gens à double conscience, à double vie, où l'intégration de la personne devient impossible et la lutte inévitable. De cette lutte entre une vie naturelle exagérée et une vie religieuse infantile, l'issue est toujours la même. L'ignorance et le mépris de la nature provoquent le rachitisme religieux. Avec cette mentalité, nous sommes et serons longtemps encore, et même sur le plan naturel, un peuple d'adolescents. "Vieillir dans l'enfance... Instruire dans l'ignorance..." disait Racine. C'est-à-dire apprendre à ignorer. A ignorer nos valeurs totales d'hommes. Sous prétexte de prudence, sous prétexte de choisir le ciel, par esprit de sacrifice, refuser d'atteindre à une pleine maturité d'homme et de chrétien. "Lorsque j'étais enfant, dit l'Apôtre,... je pensais comme une enfant... lorsque je suis devenu un homme, j'ai laissé là ce qui était de l'enfant".

La cause première de notre infantilisme religieux ne se trouve pas du côté de la Grâce, et la Parole de Dieu a gardé toute sa vertu créatrice. Alors des esprits sincères cherchent les lacunes de notre enseignement religieux, d'autres s'en prennent à la prédication, ces deux sources de la Parole. Elles ont leurs limites humaines, certes. Et qui le nie ? Depuis le temps qu'on en parle. Pas les prédicateurs, en tous cas, depuis le temps qu'on le leur dit. Ces deux sources de la Parole

ne seront jamais parfaites sous leur forme humaine ? Saint Pierre, lui-même, trouvait son frère Paul pas tout à fait adapté. Il aurait peut-être voulu, ici ou là, autre chose... "Il s'y trouve des passages difficiles à entendre". Les pays de mission offrent d'autres obstacles que les nôtres à la fécondité de l'Évangile. De là à passer l'éponge, non. Mais il ne faut pas oublier que la prédication est un devoir pour tout prêtre alors que l'éloquence est un don.

La résistance vient d'ailleurs et elle joue tout autant pour le clergé que pour les laïques. Tout infantilisme est un manque de maturation, et tout manque de maturation a ses causes dans l'enfance. Précédant tout enseignement religieux, c'est l'état du sol qui conditionne la semence. Je rappelle ici, par souci d'exactitude, que, quels que soient les problèmes qu'un enfant de Dieu envisage, la grâce lui est toujours offerte, le secours assuré, comme sa liberté demeure toujours entière. Mais ceci n'est pas mon propos.

"Le semeur sortit pour semer..." Cette page éclatante de l'Évangile prend une singulière signification dès qu'on s'attache, comme le Christ le fait dans le commentaire qu'Il en donne, à fixer cette humble terre où tombe le grain sacré. Le sort de cette terre est tragique : le semeur approche et le grain va se répandre en elle. Et le bonheur de l'âme en ce monde et en l'autre va se jouer avec l'accueil qu'elle va faire à cette fécondité divine. Cependant elle ne s'appartient pas, elle est la chose d'un autre, de celui à qui elle est confiée. Et le maître qui en a fait ici un chemin, là des guérêts, ici un sol pierreux, là un repli d'épines, a-t-il agi pour sa commodité propre où dans l'intérêt de sa terre ? La terre n'a pas choisi. La semence va

s'enfouir et elle sera responsable de la moisson. Et pourtant elle ne peut rien pour elle.

Cette terre, c'est une âme d'enfant, qui, au moment où la Parole de Dieu va venir en elle, est déjà ce que ses parents l'ont faite. Et combien souvent, elle est déjà la rançon de l'ignorance ou de l'incurie. La bonne volonté ne suffit pas. Surtout, perspective infiniment douloureuse et combien fréquente, ces âmes d'enfant sans défense, devenues les victimes des déceptions mutuelles des époux... Oh! ces parents frustrés qui se replient sur leurs enfants et brisent, souvent pour la vie, des psychismes fragiles, sous des fardeaux de tendresses ou de crainte. Plus encore: d'indifférence.

Excès de force, excès de tendresse, un même résultat: rachitisme religieux, conséquence du rachitisme humain de l'esprit et du cœur. Et des merveilles de prédications, d'enseignement religieux, de direction attentive n'y pourront rien directement. Le problème est au delà: une âme d'enfant à refaire après vingt, trente ans d'échecs intérieurs cachés, d'écœurement infini, d'hostilité violente et secrète contre toute doctrine, toute autorité. La religion ne peut que l'exaspérer en augmentant ses impressions de culpabilité.

Dieu, le dernier piège... Cet enfant n'avait pas demandé de naître. Il s'est présenté dans la vie. Et avant même qu'il ait pu comprendre quelque chose et se défendre, du moins dans son esprit, la vie l'a faussé, l'a trahi; il ne lui a, dès lors, jamais été possible de s'enraciner. Éternel étranger, éternel orphelin, cet enfant s'achemine vers la mort qu'il veut sans lendemain. Perpétuel évadé dans un monde qui n'en a pas voulu dès son origine, ses refuges ne seront que

des morts temporaires: le vice ou le rêve, polarisateurs de toutes les forces de désintégration. On ne baptise que des enfants mis au monde.

Le prédicateur regarde ses enrêtiens, le professeur de religion, ses élèves. Qu'y a-t-il derrière ces fronts? Dans ces corps en santé, combien d'âmes avortées. La religion n'habite pas les cadavres.

Que ne fait-on pas dans les meilleures familles pour l'éducation religieuse de l'enfant (ne parlons que des meilleures)? Très tôt, on apprend à l'enfant ses prières. Puis, dès qu'il se peut, on le confie aux bonnes religieuses: "il marche au catéchisme". La première communion est le grand événement de sa jeunesse religieuse. Pour combien ce sera le seul de toute la vie; qui dira le nombre de Canadiens français qui "plafonnent" à leur première communion? Puis l'adolescence: on verra, avec grand soin, à ce qu'il aille à la messe et communie le plus souvent possible. Dans la suite des années, il n'aura qu'à continuer. On lui aura donné "de bonnes habitudes" contre ses "mauvais instincts". "Que peut-on faire de plus? S'il se perd ce sera bien de sa faute". Se peut-il que le meilleur de la vie chrétienne: la communion, la prière et la parole de Dieu, se fasse parfois stérile et même nocif?

Préalablement à toute éducation religieuse, si vous n'avez pas su doser dans l'âme de vos enfants la crainte et l'affection, vous avez gravement compromis leur maturité d'homme et leur stature de chrétien. Peut-être ignorez-vous, vous-même, ce dosage. Peut-être que ce drame de votre enfant, c'est le vôtre? Tristesse! Dans combien de familles les mêmes erreurs, les

mêmes complexes ravagent les âmes de générations en générations.

Quoi qu'il en soit, un fait capital domine toute la question de la vie religieuse dans l'enfant: l'enfant verra Dieu à l'image et à la ressemblance de ses parents, et particulièrement de son père. Avant l'éveil de l'intelligence, dès l'âge de trois ans, l'enfant a déjà subi, dans ses zones profondes, l'empreinte du milieu où s'enracine sa vie. Les impressions, les images, vivantes et dynamiques, qu'il portera bien plus à fond que ses principes et ses habitudes, jusque dans sa vieillesse, polarisent déjà sa croissance psychique dans l'harmonie ou l'insécurité autour du sentiment de dépendance greffé sur ses parents.

De ce premier contact avec la vie, l'enfant a déjà discerné dans sa mère une source de tendresse, de chaleur, de protection; elle représente à ses yeux qui s'ouvrent la psychologie du bonheur de vivre. Ce sentiment le suivra toute la vie, quand cette femme sera devenue l'épouse. Si l'influence de la mère est trop prépondérante, la religion de cet enfant sera toute puérile, toute passive, tramée d'irresponsabilité et de fausse tendresse. Cette religion se refusera à grandir, à durcir, à se viriliser. Et cela, même si la religion de cette maman est toute de sacrifice, de dévouement et de virilité. La psychologie qui transmet a plus d'influence que ce qu'elle transmet. Une éducation religieuse, même très virile, donnée par une mère même très sainte prendra une forme fémininne qui ne pourra que très difficilement prendre racine chez un garçon. L'influence du père est nécessaire.

Très tôt, l'évolution du sens moral orientera l'enfant vers son père avec qui il s'identifie par son goût

de la force qui grandit. D'une force d'homme. C'est une question de forme, non de mérite. Une psychologie d'homme est nécessaire pour former un homme. C'est son père qui lui donnera le sens masculin de la stabilité, de la puissance, du risque, du devoir. Un père autoritaire fera s'exagérer la soumission craintive, l'horreur sacrée pour une autorité rigoureuse, qui calcule, épie et châtie. C'est la source de beaucoup d'hypocrisies dans des esprits minutieux, corrects au service d'une religion toute d'observances extérieures. Et c'est une terreur morbide qui fuira sans comprendre cette religion toute d'amour et de vérité.

Religion sans structure, structure sans religion : échec certain, infantilisme qui va peut-être gangrener tous les plans de vie. Crainte et affection : deux foyers de l'ellipse qui dirigent les forces d'une mentalité d'adulte. L'excès de crainte comme l'excès de tendresse prépare le divorce entre la nature et la Grâce, entre la vie et la foi.

Ernest GAGNON, s.j.

Alfred Desève

Son père était avocat. Sommes-nous à ce point victimes de nos hérédités que même en désertant la carrière paternelle nous restons soumis à ses impulsions clandestines ?

Alfred Desève eut, à un degré éminent, l'esprit processif. La procédure lui procurait des émotions très vives, comme le jeu, la course. Ce chicaneau professionnel en faisait son sport favori comme si son agressivité naturelle trouvait là à s'employer.

Comme il faisait ses études classiques au collège de Montréal, il lui fut sans doute proposé d'être un jour le défenseur de la veuve. Mais son talent de violoniste, aux prouesses précoces, exploité dès l'âge de sept ans, eut raison de toute velléité d'établissement bourgeois. Il faut ajouter cependant qu'avec l'âge son atavisme contentieux reprit le dessus, et c'est alors qu'il devint un assidu des tribunaux.

Ses démêlés sont restés fameux dans les annales du temps. Un de ses confrères s'affichait comme ancien élève d'Ysaye¹. Desève voulut prouver au tribunal qu'il y avait là ruse malhonnête et qu'on n'est pas vraiment l'élève d'un maître pour en avoir pris quelques leçons.

1. Très grand violoniste belge, d'une très riche musicalité, d'une personnalité débordante de vie, d'intensité et de force.

Je l'ai connu intimement vers 1902. Je le voyais régulièrement aux réunions chez Guillaume Couture qui invitait, toutes les semaines, un petit groupe de musiciens à venir se rejoindre à son *studio* de la rue Université.

Couture avait inauguré là un de ces événements artistiques qui peuvent avoir des résultats importants pour la production musicale dans tous les domaines. Que des hommes jeunes se rapprochent fréquemment pour se communiquer la flamme qui les anime, rien de plus fécond. Rappelons le groupe des Cinq en Russie (Balakirev, Moussorgsky, Borodine, Rimsky-Korsakov, César Cui) et celui en France de Bizet, de Massenet, St-Saëns, Lalo, Reyer, Franck; et dans le domaine pictural de Manet, Degas, Renoir, Monet. Ces unions deviennent précaires avec l'âge et le succès. Mais les débuts inspirent souvent de grands mouvements créateurs.

Le groupement chez Couture n'avait pas l'ampleur de ceux qu'on vient de citer, ni leur rayonnement génial mais il n'en restait pas moins bienfaisant et fertile. Ils étaient presque tous des compétences d'égale force, libres de toute coterie et qui n'obéissaient qu'à un besoin intime d'affinités. Le lien était fait de pouvoir s'exprimer librement sur tous les problèmes de la profession à Montréal, sur la technique du métier, et sur la valeur des compositeurs. Nous avons vécu là des heures parfois charmantes, de confiance, de franchise, où les oppositions les plus âpres, les dissonances les plus éclatantes restaient des stimulants qui éveillaient l'esprit aux grands problèmes de l'art.

Au début de ces réunions, Desève était en pleine

maturité physique, étant né en 1860. C'était encore un bel homme, mais dont la taille commençait à s'arrondir. Dans sa jeunesse, et avant que l'âge ne l'épaissît, il avait une prestance virile. L'œil était très noir et contrastait avec le teint mat un peu bronzé. Les traits étaient réguliers, les méplats arrondis. Violoniste, on peut dire qu'il avait le physique de l'emploi et le faisait valoir.

Il n'était pas d'un abord facile, ayant dans le caractère, une intransigeance tranchante. Tout dans son tempérament justifiait sa réputation de mauvais coucheur. Il discutait avec fougue, cassant et péremptoire. Pour lui donner la réplique, il fallait élever la voix car il emplissait l'enceinte d'une clameur parfois assourdissante. Il ne manquait pas de logique, mais sa dialectique était un peu primaire. On se disait en le regardant aller qu'il eût fait un bel orateur de *husting*, avec ses répliques mordantes et la vivacité de ses réactions. Dans la querelle électorale, il eût été un maître de l'invective. Ce musicien de carrière, avec son encolure de paysan normand, sa verve incisive et qui étreignait de ses bras puissants l'adversaire récalcitrant, avait l'étoffe d'un tribun. Évidemment ce n'était pas un esprit nuancé, mais il avait gardé de sa formation classique un goût d'évidence et de clarté un peu élémentaires.

Entre deux opérations de bourse il venait à ces réunions respirer un peu d'air pur; et comme son optimisme animal était réchauffant, sa présence était devenue indispensable.

Parfois, quelque personne de l'extérieur, un homme d'affaires, un avocat, (nous avons aussi un assidu dans la personne de Duval, ce professeur de science,

occasionnellement organiste) se faisait inviter dans l'espoir d'entendre parler de musique en termes de spécialiste: mais il arrivait que, par caprice d'humeur ou goût de paradoxe, il fût question de toute autre chose. Je me souviens d'un soir, en particulier, où tout l'appareil dogmatique de Bossuet fut mis en pièces par d'apprentis théologiens à la manque, et qui voulaient surtout prouver leur liberté de penser. Le sujet religieux n'était pas exclu, et sans doute à cause du formalisme, de la routine de nos gestes de catholiques, du vide de nos convictions religieuses, ces instinctifs sentaient la blessure d'une croyance sans appui et sans objet, tout en manifestant un authentique souci de l'au-delà.

En cette occurrence, le plus curieux fut un hommage à Bossuet prononcé par un protestant érudit, éminent professeur à l'Université McGill. Que venait faire en ce milieu pétulant et un peu casse-cou cet homme rangé avec son fin visage de vieux pastel et cette expression pensive d'intellectuel qui ne le quittait jamais? Dans un français pur et élégant, d'une voix basse et mesurée, il nous ramenait sur le terrain positif.

●

Dès sa sortie du collège, en 1876, Desève part pour Paris et poursuit pendant trois ans son instruction musicale. Cela tombait bien car dans la première partie du dix neuvième siècle, l'étude du violon portait presque exclusivement sur la virtuosité. La littérature de cet instrument était d'une pénurie, d'une indigence extraordinaires. Paganini (mort en 1840) a donné toute sa vie des concerts où la sonorité ins-

trumentale était d'une telle richesse qu'il en extasiait les auditeurs et surtout les auditrices. Mais il n'y a pas d'illusion à se faire sur la qualité musicale de ces œuvres qui consistaient souvent en des tours de force spectaculaires, en des exhibitions de traits rapides.¹ D'ignobles pots-pourris, des fantaisies infectes à la sauce meyerbeerienne, d'innombrables *Carnavals de Venise* gâtaient les plus beaux dons. Ces jeux exclusifs de l'archet formaient de très grands virtuoses, d'un éclat extraordinaire, mais dans une poursuite éperdue du succès, dans la recherche exclusive de l'effet qui bannissaient le grand style et la grande musique.

Quand Desève arrive à Paris en 1876, la réaction est complète. Un effort symphonique déferle sur la France avec Saint-Saëns, Lalo, Franck et d'autres. Le jeune canadien s'inscrit chez Sarasate.² Puis il

1. Paganini avait quelque chose du grand charlatan. Certaines de ses compositions qui paraissaient impossibles à ses confrères, (passages en doubles cordes, pizzicati de la main gauche etc.) s'expliquaient probablement parce qu'on l'accusait souvent d'accorder son violon autrement que les autres. Il lui arrivait souvent de jouer de longues pièces sur la seule corde de sol. La richesse extraordinaire du son, la vitesse des presto, la fougue d'exécution, grisaient littéralement. Mais cette littérature ne valait pas grand'chose.

2. Pablo de Sarasate avait une virtuosité fabuleuse et une sonorité incomparable. Il suffit de dire que Lalo écrivit pour lui son *premier concerto* de violon, Max Bruck son *second concerto* et la *Fantaisie écossaise*. Saint-Saëns composa de nombreuses pièces à son intention. Né à Pampelune en 1844, mort en 1908. Homme étrange, perdu dans ses pensées, bouleversant par ses joies subites et ses silences pleins d'ombre. Distrait de façon inouïe. A Berlin, le même soir, il s'engage pour trois concerts, dont un au palais impérial. Et pendant que tout le monde s'affole, que la police fouille partout, jusque dans la Sprée, lui s'en va fumer son cigare dans une brasserie, pour tuer le temps, inconscient et absent.

quitte Sarasate (probablement parce que celui-ci voyageait beaucoup) et passe chez Léonard.¹

A cette école de grand style des deux maîtres, Desève travaille durant trois années. Nous ignorons le détail de sa vie scolaire. Mais nous le connaissons assez pour l'imaginer dévoré d'ambition, brûlant les étapes. Et puis, trois années d'étude pour un violoniste, c'est bien court: c'est même un minimum de préparation pour une grande carrière. Heureusement qu'il n'est pas du type soumis et obéissant, et qu'avec sa forte personnalité de volontaire, s'il y eut parfois de la casse, ce dût être pour le bon motif.

Nous savons tout de même qu'il se fit entendre à Paris, et avec succès. La chronique du temps signale que, jouant en la présence d'Isabelle II d'Espagne, celle-ci le nomme son violoniste en titre. A cette époque, ces gestes étaient fréquents. Évidemment, en eux-mêmes, ces parchemins sont des chinoiseries inoffensives, à nos yeux de démocrates farcis d'illusions. Mais ils devaient stimuler ceux qui en recevaient l'honneur; ils étaient comme une adoption qui sanctionne le talent et le protège contre le doute. Quand on parcourt l'histoire de l'art, on découvre que presque tous les grands noms de créateurs, sont liés à de grands noms de l'aristocratie. Indéniablement, les classes nobles aiment à s'entourer du faste de la

1. Léonard fut surtout un pédagogue. Né à Bellaire près de Liège, il étudie à Paris sous Habeneck. Son enseignement devint célèbre, et malgré qu'il fit de grandes tournées, il continue d'instruire un groupe d'élèves. Au conservatoire de Bruxelles, il remplace de Bériot devenu aveugle. Mais il revient se fixer à Paris en 1876 et c'est probablement cette année-là que Desève rentre dans sa classe. Les œuvres de Léonard sont presque toutes destinées à la pédagogie.

beauté et le rôle de l'art y est prépondérant. Connaisseurs avertis, ils favorisent l'épanouissement du génie. Aujourd'hui que la goujaterie démocratique l'emporte trop souvent, et que pour obtenir de bons programmes de radio on est obligé de se gendарmer contre le massif des médiocrités de la politique et de l'inculture, contre le culte exclusif du braillage sentimental, et qu'il faut crier sur les toits pour éclairer ceux qui flattent au lieu d'élever, on a du plaisir à rappeler que toutes ces grandes traditions artistiques nous viennent de sociétés où fleurissait l'honneur au lieu du confort.¹



Desève revient au Canada en 1879 et sa carrière de virtuose commence. On lui fait au Canada le plus chaleureux accueil. A Ottawa, la princesse Louise le nomme son violoniste attitré. Dans toutes les villes du Canada, il se fait entendre. Mais promis à des réussites plus complètes, il s'exile aux États-Unis. En 1881, il est engagé à la *Boston Symphony* (la plus célèbre du temps) comme *concertmeister*.² Successivement, il y joue sous la direction des chefs européens les plus célèbres. George Henschel, William Gericke, Arthur Nikish se succèdent au pupitre de l'illustre

1. Si Tino Rossi nous emm... ce n'est point parce qu'il chante mal, c'est parce que, ayant très peu de voix, il ne fait que dans les *sentiments-nains*. Tant de larmes versées, tant de cœurs émus par ces vagissements de nabot vocal: et notre seule ressource, c'est de tirer l'échelle. A côté de ça, le rossignol, par beau crépuscule, est un grand artiste.

2. C'est le nom que l'on donne au premier violon solo d'un orchestre, lorsqu'à ses fonctions de violoniste s'ajoutent celles de chef d'orchestre suppléant.

association.¹ Il est nommé professeur au Conservatoire de Boston, maître de chapelle à la cathédrale. Tout lui sourit. Il fait des tournées triomphales et remporte de gros succès.

Du *Musical Courier*, citons ce témoignage d'un critique généralement sévère: *M. Alfred Desève possède un tempérament éminemment artistique. Il joint à la vivacité, à la fougue d'Emile Sauret,² toute la délicatesse de Pablo de Sarasate.* Les preuves abondent que Desève fut un maître de l'archet.



Quelques années plus tard, devenu riche, il s'établit à Montréal. Des malheurs intimes bouleversent sa vie. Une triste maladie s'abat sur sa femme, et qui s'aggravera sans répit. J'ai oublié de vous dire tantôt que Desève s'était marié dès son retour de Paris. Les mœurs d'alors ne toléraient pas l'équipée romanesque dont il fut le héros et qui finit en mariage. Il advint à Joséphine Bruneau de l'Assomption, de tomber amoureuse du bel Adonis dont l'archet, la taille et les yeux ravissaient le cœur des jeunes filles. Mais la famille Bruneau s'opposait fermement à ces épousailles. Madame Bruneau avait épousé en secondes noces L.-O. Taillon, premier ministre de la province

1. M. C.-O. Lamontagne, ancien propriétaire du *Canada Musical*, ami de Desève, et qui a conservé les programmes de la *Boston Symphony*, me dit que pendant plusieurs années, il y trouve le nom de notre violoniste aux mêmes fonctions.

2. Violoniste français célèbre. Fit de l'enseignement dans la plupart des grands conservatoires d'Europe et de l'Amérique. Avait épousé la grande pianiste sud-américaine, Theresa Carreno.

de Québec. Les Bruneau jouissaient d'une considération notoire, et on s'y piquait de distinction non équivoque.

Dans toutes les petites villes du Québec, on remarque, à côté du collège classique, et sans doute éveillée par le voisinage de cette institution culturelle, une petite société un peu fermée, mais sensible aux belles manières et capable de soucis élevés. A l'Assomption il y avait (il doit y avoir encore) un petit groupe de familles, très féru de son rang et très pointilleux sur les relations mondaines. Desève était beau et très applaudi; mais cela n'empêchait pas que l'on redoutât les habitudes de bohème des artistes (alors très fréquentes), et dont les succès personnels ne garantissaient en rien la sécurité des foyers. Cette suspicion, très bourgeoise, joua à fond dans le cas Desève-Bruneau et fit paraître cette union comme une mésalliance.

Mais on sait assez ce que produisent ces oppositions classiques et qu'il n'y a rien pour souffler sur les passions comme la contrariété. Une fois encore l'amour l'emporta sur les préventions mêlées de snobisme et après des incidents mouvementés, renouvelés du plus beau roman d'amour, Desève enleva Joséphine Bruneau. Tout finit par s'arranger et le mariage fut accepté.¹

1. Les objections n'avaient pas dû venir de L.O. Taillon qui était très attaché à la musique et aux musiciens. Plusieurs profitèrent de son dévouement à la cause. Je me rappelle ces réunions d'autrefois consacrées à des exécutions d'œuvres où chacun faisait sa partie. (En particulier chez le docteur Desjardins). On y rencontrait souvent L.-O. Taillon.

Son retour à Montréal est définitif. Il y vit seul et devient misanthrope. Il donne des leçons et se jette aux affaires. C'est la lutte entre l'homme d'argent qu'il devient et l'artiste qui ne meurt pas encore. Il bâtit des maisons, administre des capitaux imposants. On le dit millionnaire.

On le dit aussi impitoyable. La bourse, la spéculation le durcissent et l'aveuglent. A l'un de ses concierges qui réclame vingt-cinq sous pour une vitre remplacée, il répond: "je n'ai pas donné d'ordre". Au boucher qui lui adresse un compte, il fait une querelle d'allemand. Graduellement, il est happé par le souci du gain. Des tripoteurs de tout calibre évoluent dans son entourage. Ses hypothèques sont d'une complication inextricable. Il se fait quelquefois rouler dans la gestion de ses propriétés: mais il ne renonce jamais et recommence à neuf. Parfois il côtoie la faillite et la bourse le remet en selle. Quelquefois c'est le contraire. Mais il est traqué de tous côtés et ces jeux sont épuisants. C'est le type balzacien du *plongeur* professionnel. Au milieu d'une leçon, il se précipite au téléphone. Il discute s'agite, éclate en invectives. On se demande s'il a le temps de dormir ou de manger. Je n'ai pas assez dit comme il était batailleur: l'archétype de l'agressivité. Haut en couleurs, de contrastes violents. A son avocat, un matin, il dit simplement: "*Cré bateau, (son patois) j'ai perdu quinze mille, hier*". Il sourit. On dirait qu'il vient de contenter un caprice de femme.

Sa santé, insolente, commence à s'altérer. Puis ses affaires se gâtent définitivement. Je le rencontre un jour, vieilli, cassé, abimé. Puis sa fougue naturelle reprenant le dessus il se lance dans le procès des

mauvais élèves qui empoisonnent la vie des professeurs. Puis: *"moi vous savez, Laurendeau, quand je me convertirai, ce sera avec un jésuite. J'aime leur façon de procéder..."* Je revois encore l'éclairage de la scène. Nous étions près de la montagne et le soleil couchant tombait sur un beau paysage d'automne. J'ai encore dans l'oreille cette voix un peu voilée et rude en même temps, et qui, dans la chaleur du débit roulait des cailloux. Le vent soulevait des feuilles mortes tout alentour, pendant qu'il m'expliquait comment il allait finir ses jours. Ce fut notre dernière rencontre.

Quelques semaines plus tard un ami commun annonce que Desève est frappé gravement. Dans son lit solitaire, (il n'a ni frères, ni sœurs, aucun parent, et sa femme est hospitalisée depuis longtemps) il égrène un grand chapelet de bois à longueur de jour. D'un plein élan, il n'a plus de cœur que pour les choses d'en haut. Il organise sa mort par téléphone et se met en règle avec les intransigeances d'une conscience exigeante. Il parle aux gens, s'accuse de fautes commises. Comme les primitifs de la foi, il ne craint pas les aveux les plus humiliants.¹ Comme Couture, avec qui il avait des affinités de caractère, il mourut dans une paix retrouvée laborieusement, dans la pleine espérance de la lumière intégrale et définitive.

Arthur LAURENDEAU

1. Feu Albert-P. Dorais son avocat, m'a donné des détails savoureux sur le besoin qu'eut Desève de s'humilier, de mortifier son orgueil.

En relisant “Bonheur d’occasion”

En relisant le *Bonheur d’occasion* ou la découverte de *a misère* de Gabrielle Roy, ces derniers temps, je me suis trouvé tout à coup... en plein Péguy! Le Péguy du *de Jean Coste*, le Péguy de la misère; celui qui a mieux compris que quiconque, probablement, le désordre profond de la misère. Et j’ai relu le texte fameux:

“On confond presque toujours la misère avec la pauvreté; cette confusion vient de ce que la misère et a pauvreté sont voisines; elles sont voisines sans doute, mais situées de part et d’autre d’une limite; et cette limite est justement celle qui départage l’économie au regard de la morale;... en deça de cette limite, le misérable ou bien a la certitude que sa vie économique n’est pas

Note de la rédaction

Notre collaborateur poursuit dans ces pages la série des études sur des littérateurs canadiens-français commencée il y a plusieurs mois. Ont déjà paru:

L’homme canadien, cet inconnu (Germaine Guèvremont), par Arthur Laurendeau — septembre 1948;

L’œuvre romanesque de Robert Charbonneau, par Romain Légaré, o.f.m., novembre 1948;

Les poèmes d’Alain Grandbois, par Jean-Pierre Houle, — janvier 1949.

Ringuet romancier, par Gilles Marcotte, — janvier 1950.

assurée, ou bien n'a aucune certitude qu'elle soit ou ne soit pas assurée".¹

N'est-ce pas là le drame particulier de la famille Lacasse, ce par quoi elle justifie notre attention? Je me souviens qu'à la parution de *Bonheur d'occasion*, il fut beaucoup question de description, de pittoresque; on vit même les autorités du quartier en cause s'insurger contre une publicité intempestive à leur gré! C'est le petit côté du roman, ce en quoi il ressemble au Lemelin d'*Au pied de la pente douce* et des *Plouffe*. Mais voici la différence, et elle est capitale: enlevez le pittoresque des *Plouffe*, il ne reste pas grand chose; supprimez les caractéristiques purement locales de *Bonheur d'occasion*, il reste le fait combien capital et significatif de vies humaines asservies à la misère. Le livre de Gabrielle Roy, c'est sa marque propre, nous donne la couleur canadienne de la misère.

L'atmosphère est lourde dans *Bonheur d'occasion*. Dès les premières pages, l'auteur entasse les descriptions, les choses tissent autour des personnages comme un réseau de nécessités. Le 5-10-15, le restaurant *Deux Records*, les lignes de chemin de fer, les maisons piteuses et sales, tout cela forme un ensemble qui a non misère et qui impose à son "monde" une vie de caractère nettement déterminé. La vie "*frémissante et vide*" qui est celle de Florentine Lacasse est celle de tous les miséreux de Saint-Henri, à quelques exceptions près: elle est un produit du cadre.

"Dieu qu'elle était fatiguée de cette vie", Florentine, quand elle rencontra Jean Lévesque. Il en est qui ne s'habituent pas à la misère; par la part de prin-

1. de Jean Costé, II, 46.

temps qui est en elle — "moitié peuple, moitié chanson, moitié printemps, moitié misère", pense Jean Lévesque — parce qu'elle est trop jolie, Florentine est de ceux-là. Aussi n'est-ce pas le seul amour qu'elle place en Jean, mais le farouche espoir aussi d'échapper à l'engrenage matériel de sa vie. Jean, c'est la vie aisée, c'est l'étage au-dessus où il n'y a pas à craindre; tout cela vaguement mélangé à un amour très réel, de sorte qu'il est impossible de délimiter la part de l'un et de l'autre. N'est-ce pas que la volonté en elle d'échapper à la misère est si profonde qu'elle participe de soi à tous les sentiments vitaux ?

Cette attitude de Florentine a quelque chose d'irritant, de peu sympathique, je le reconnais. Mais en est-elle vraiment responsable ? Je lui trouve dans Péguy encore l'absolution nécessaire : *"La misère ne rend pas seulement les misérables malheureux, ce qui est grave; elle rend les misérables mauvais, laids, faib'es, ce qui n'est pas moins grave..."* Pas très mauvaise, ni très laide, Florentine, mais combien faible ! Et plus faible et plus dégoûtée à mesure que son amour lui fait apercevoir plus clairement sa misère. De retour à la maison, après le premier baiser de Jean : *"C'est pas vrai, songeait Florentine. Moi, je ferai comme je voudrai. Moi j'aurai pas de misère comme ma mère"*. Et quand elle constate enfin à quel point le cœur de Jean est insensible à son égard, elle se demande s'il n'était pas entré dans sa vie *"afin qu'elle vît bien, le premier tourbillon apaisé, toute la laideur, toute la misère qui l'entouraient. Ainsi, jamais elle n'avait remarqué comme aujourd'hui la dolente résignation écrite sur les visages des pauvres attablés. Jamais d'ailleurs elle ne s'était sentie si près d'eux et si haineuse de cette res-*

semblance! Jamais toutes ces odeurs de graisses chauffées, de vanille, ne l'avaient autant écœurée!

Décidée à tout pour sortir de l'engrenage, elle jouera sa vie dans le péché; et elle perdra. Cet acte d'amour qu'elle concède à Jean et qui est son dernier espoir, la rejette au plus profond de la misère, dont elle ne sortira plus: "*Son amour pour Jean était mort. Ses rêves étaient morts. Sa jeunesse était morte*". Elle est engagée à jamais dans la misère, et son mariage même avec Emmanuel, qui la dégage de la misère matérielle, ne lui enlève pas cette minceur d'âme que signifie la misère spirituelle. Souffre-t-elle? Non, pas vraiment. Il faut une certaine consistance d'âme pour souffrir, que Florentine n'a jamais eue, que Florentine n'a jamais eu le temps d'avoir. "*Avant de songer à sauver leurs âmes, il faut donner aux pauvres la chance de s'apercevoir qu'ils en ont une*", disait à peu près Saint Vincent de Paul. S'apercevoir qu'on a une âme, comment le peut-on quand les choses matérielles pressent de tous côtés, composant un cadre restreint où ne sont permises que les réactions élémentaires? L'âme est un oiseau, il lui faut de l'espace...

La mère de Florentine, Rose-Anna Lacasse, bien que vivant comme elle et plus qu'elle encore dans la misère — au centre de la misère familiale — a cet espace, et elle peut souffrir. C'est qu'elle n'est pas née dans la misère, Rose-Anna; de famille paysanne, elle a pris aux cadres larges et paisibles de son enfance de quoi vivre et espérer. Elle seule de sa famille ressent sa misère et la vit, parce qu'elle seule a ce qu'il faut d'âme pour ressentir l'exiguité de son espace et espérer plus large; aussi n'est-elle pas vraiment miséreuse.

Elle a conclu ce mariage avec la pauvreté dont parle Péguy, qui lui fait l'âme apaisée: sa souffrance même a quelque chose de fort, de calme et de noble, parce qu'elle s'unit en elle à l'amour et à l'espoir: sa souffrance quand elle compare ses enfants débiles à ceux de ses frères demeurés à la campagne... sa souffrance quand elle revient de voir Daniel à l'hôpital des enfants... sa souffrance quand elle voit partir son fils Eugène, puis son époux Azarius. Quand il y a une telle part d'amour dans la souffrance, elle ne peut qu'enrichir et ennoblir une vie. Florentine une fois le comprit quand elle vit tout à coup l'existence de sa famille "*non plus étroite et bousculée, mais embellie depuis le commencement par le courage de Rose-Anna*".

Mais tout le reste de la famille s'enlise dans la misère en voulant la fuir, Florentine par l'énergie, Azarius et les enfants par le rêve. Curieux homme, cet Azarius: de fait, un peu trop curieux même à mon gré pour sa vraisemblance. Mais fondamentalement vrai au moins par la tendance qu'il exprime: "*Je la voyais pas notre misère* (il parle à sa femme). *Je la voyais de temps en temps par petits moments, quand j'avais la tête claire, je voyais la tienne, mais quand même je pouvais pas croire que c'était vrai*". C'est bien le fond de son mal: bon cœur, point regardant à l'ouvrage même, mais incapable de s'adapter à son état et par cela misérable. Il n'est pas *accordé*; les bons sentiments qu'il a ne peuvent s'appliquer à sa situation, il les applique à des objets éloignés, à la France, aux victimes de la guerre. Pas à sa famille, aux victimes de sa misère. La conversation qu'il a avec son épouse, avant de s'engager, est le moment le plus

pathétique du roman, un moment très riche d'humanité. Azarius courbe un instant son rêve devant la réalité, la réalité représentée par Rose-Anna qui vient d'accoucher et qui espère — quand même elle n'a pas de quoi nourrir convenablement le nouveau-né. Un instant seulement : le rêve reprend ses droits avec l'entrée dans l'armée. Et Azarius est toujours un misérable, en vérité; avoir trop d'espoir n'est pas très différent de n'en avoir pas... C'est parce qu'il n'y a plus d'espoir dans la réalité qu'on en place en surabondance dans le rêve.

Incurable rêveur, le père a communiqué cette tendance à l'échappatoire aux enfants, chez qui elle se combine curieusement avec la tendresse de la mère. Yvonne s'évade dans un inquiétant mysticisme; Daniel dans l'espoir d'un jouet, dans l'affection de la garde-malade Jenny, puis suprêmement dans la mort. Laissez-le grandir, Daniel, donnez-lui un peu de lettres, ce sera un poète symboliste... Tous faillent à trouver comme Rose-Anna leur liberté dans la vie immédiate; ils la transportent au plan de l'imaginaire, là où ils croient pouvoir jouer sans contraintes. Ils ne seront jamais libres de fait et en vérité.

Ainsi toute l'histoire de la famille Lacasse se trouve être celle de ces tentatives d'évasion, par deux portes, sur cette toile de fond que fait la forte humanité de la mère. Les deux portes d'évasion, d'ailleurs, ont égale importance et je comprends les éditeurs américains d'avoir substitué au *Bonheur d'occasion* de Florentine "la flûte de fer blanc" (*The Tin Flute*) de Daniel.

☛ Cette histoire est également celle de tout le quartier Saint-Henri. Voyez les trois drilles du restaurant

Deux Records: Pitou, joyeusement évadé dans sa musique, Boisvert, qui n'attend que la petite chance de sortir de son trou, et Alphonse... Mais Alphonse est un cas spécial; Gabrielle Roy a synthétisé en lui tout le désespoir d'une misère complète, sans évasion possible, une misère d'enfer. Pour lui, très évidemment, "*la misère n'est pas une partie de sa vie, une partie de ses préoccupations, qu'il examine à tour de rôle et sans préjudice du reste; la misère est toute sa vie*" (Péguy, de *Jean Coste*). Le récit de son aventure paramilitaire, si cocasse qu'il soit, nous trouble bien plutôt qu'ils nous amuse parce que nous y trouvons l'expression crue d'une misère à laquelle il ne nous plaît pas de croire. C'est la misère la plus noire: Alphonse ne peut même pas espérer servir de chair à canon...

Tous ne sont pas si malheureux, dans Saint-Henri; il y en a beaucoup pour qui la guerre est vraiment une sortie de la misère. Elle n'a pas d'autre signification dans *Bonheur d'occasion*. C'est la conclusion à laquelle en vient Emmanuel — qui entre parenthèses est bien soucieux de trouver sa "vérité", bien cogitant, et m'apparaît comme la revanche de l'idéal de l'auteur sur la retenue qu'elle s'impose avec les autres personnages. Mais il trouve cela au moins de valable que la guerre représente une porte de sortie exceptionnelle pour les miséreux de Saint-Henri: "*Fal'ait-il, quand même, que la vie fût devenue affreuse à certains pour qu'on lui enviât plus encore peut-être que l'habit et la solde assurée, sa baïonnette, son fusil, ses outils de mort.*" C'est profondément vrai. Vient un moment où la vie n'offrant aucune libération possible, la mort présente son ersatz... Le monde entier n'en est-il pas un peu là de nos jours? La bombe atomique

n'est peut-être que le fruit authentique d'une misère matérielle et spirituelle étendue à la rondeur du globe.

Voilà donc, par étages, la misère de Florentine, de la famille Lacasse, de Saint-Henri et du monde. Certes, le tableau a de la grandeur. Mais on me pourra faire remarquer que cette dissertation n'établit pas en définitive si le roman est bon ou moins bon. Evidemment: ce que j'ai écrit jusqu'ici ne prouve qu'une chose, c'est que *Bonheur d'occasion* a des résonances d'une certaine profondeur. Quant à savoir s'il s'agit d'un bon roman selon les canons purement littéraires, c'est un autre compartiment. Je veux citer, pour ce qui est de cet aspect littéraire, le jugement objectif de quelqu'un qui a lu le roman avec la part d'indifférence du critique officiel... et lointain. Voici ce qu'écrivait Thierry Maulnier dans la revue parisienne *Hommes et Mondes*, en janvier 1948:

"Bonheur d'occasion est un roman solidement composé, honnêtement écrit, à distance égale de la tradition classique française et du réalisme populiste, mais manque de ces profondeurs, de ces sommets brillants de lumière, où une personnalité d'écrivain vraiment forte inscrit sa marque. A défaut de ces grandes réussites formelles où le génie créateur s'efface, pour rayonner d'un éclat plus sûr, jusqu'aux limites de la banalité, et dont la Princesse de Clèves est le type (réussite aujourd'hui presque impossible), nous aimons à trouver dans un roman quelques inégalités surprenantes, quelques pages qui s'inscrivent fortement dans notre mémoire et permettent d'oublier tout le reste. Ces pages, je ne les ai pas trouvées dans Bonheur d'occasion".

Voilà à mon sens la somme de tous les témoignages

objectifs qu'on a rendus à l'étranger sur le roman de Gabrielle Roy. Le jugement m'apparaît très juste dans sa position: *Bonheur d'occasion* est certainement terne, et c'est le plus grand obstacle à sa lecture. Gabrielle Roy appartient à cette lignée d'écrivains qui n'ont pas à proprement parler de style, ainsi que Claudel le reprochait à Flaubert.¹ Sa phrase ne lève pas, elle tombe à plat. Elle suit minutieusement les détails des choses, comme un horloger surveillant une montre défectueuse, et reste par elle-même immobile, sans participation au rythme vital. Dans les descriptions du début — et Dieu qu'il y en a! — cela devient souvent fastidieux. Si la phrase prend un peu de vie, c'est sous la pression des faits, parce que la réalité exprimée lui inocule elle-même et comme de force quelque chose de sa vitalité. C'est cela qui se produit dans l'ultime dialogue, dialogue entre Rose-Anna Lacasse et son mari; et c'est très beau. Ce style terne a d'ailleurs son bon côté, en ce qu'il est généralement juste et de bon goût; Gabrielle Roy ne tombe quasi jamais dans ces naïvetés qui déparent par endroits un roman de Desrosiers ou de Ringuet. Mais que je préfère tout de même la phrase du Ringuet de *30 arpents*, vivante malgré ses incorrections et ses lourdeurs!

Ceci accordé, je veux souligner que le jugement de Thierry Maulnier est d'un critique placé dans une certaine conjoncture: celle d'un Français de France jugeant un roman français du Canada. Cela n'infirme en rien son jugement, mais peut l'avérer incomplet

1. *Positions et Propositions* I, p. 78: "...l'uniformité décolorée de ces syllabes sans vibration..."

précisément parce que porté des hauteurs de la littérature française. Nous avons nécessairement un autre point de vue, nous, du fait que *Bonheur d'occasion* fait partie de notre vie. Le roman de Gabrielle Roy, c'est l'inventaire d'une partie de notre âme — la partie de misère — que nous avons jusque-là laissée en friche. Un acte de notre évolution culturelle. Un acte premier, un acte d'enfant si l'on veut au regard de la civilisation française qui est adulte, mais un acte de première importance pour nous. Parce que tout simplement il nous fait avancer, il nous fait quitter ce stade-ci pour celui-là. Nous ne pouvons continuer chez nous l'évolution de la littérature française, nous avons à faire la nôtre tout en assimilant l'héritage français. Jean Le Moyne le rappelait récemment avec une force particulière: "*Une loi de vie s'impose à nous, inflexible: Rabelais, Montaigne, Racine, Molière, Stendhal, Balzac ont beau être nos ancêtres, il va falloir tout expérimenter par nous-mêmes, tout, si rapidement que ce soit.*"¹ *Bonheur d'occasion* est une phase importante de cette expérimentation, sans lui nous n'aurions pas encore connu "canadiennement" la misère. Il mérite à ce titre notre plus fidèle attention.

Gilles MARCOTTE.

1. *La Revue Dominicaine*, Montréal, février 1950.

Les classes moyennes au Canada français

Cet article veut essayer de répondre à plusieurs questions laissées en suspens par un article antérieur.¹ On y trouvera une description générale des classes moyennes au Canada français, puis, en conclusion, des observations sur les problèmes soulevés par l'existence et les tendances actuelles des classes moyennes dans notre milieu. Dans la pensée de l'auteur, cette description est tentée de façon prématurée; personne ne dispose, en effet, des enquêtes adéquates et précises qu'il eût fallu pour justifier pleinement pareille tentative. Ce travail aura quand même atteint son but et rendu quelque service s'il réussit à déclencher des discussions et à donner lieu à des travaux plus scientifiques qui achèveront d'éclairer le problème.

MÉTHODE DE DESCRIPTION

Il serait difficile d'adopter une méthode plus complète que celle qui consiste à donner des classes moyennes une description basée sur les six facteurs mentionnés dans l'article précédent comme constitutifs d'une classe sociale. Ces six facteurs, encore que tous indispensables à l'existence d'une classe, sont d'inégale

1. *L'Action Nationale*, février 1949.

importance lorsqu'il s'agit d'analyser une classe comme fait social ou comme phénomène collectif. Le facteur "fonction socio-économique" est central par rapport aux autres et les détermine tous plus ou moins selon le degré de considération dont il est l'objet dans un milieu et à un temps donnés.

Envisageant les classes moyennes comme fait social, nous rangeons dans l'ordre d'importance suivant les facteurs qui les constituent :

- 1) Fonction socio-économique;
- 2) Milieu familial;
- 3) Instruction et culture;
- 4) Condition financière;
- 5) Milieu social;
- 6) Intérêts et aspirations.

S'il s'agit, par ailleurs, de ranger tel individu ou telle famille dans telle ou telle classe sociale, l'ordre d'importance énuméré plus haut ne saurait être employé infailliblement comme une sorte de clef magique ou de classificateur automatique. Il arrive souvent qu'un, deux ou trois facteurs ne correspondent pas, chez un individu, à la description générale qui en est donnée pour une classe particulière et que, par contre, un ou deux autres facteurs soient tellement accentués chez cet individu dans le sens de cette même classe qu'on doive l'y ranger — et qu'il s'y range lui-même — sans hésitation. Pour chaque individu, surtout dans les villes où la population oublie si vite ses racines, le problème de l'appartenance à une classe sociale déterminée se présente sous un triple aspect : d'où vient cet individu ? — où en est-il ? — où va-t-il ?

Cela est particulièrement vrai dans une civilisation où le degré de mobilité sociale est élevé, comme en Amérique, et dans le cas des jeunes âgés de 16 à 30 ans, qui sont à façonner leur vie,

La description par l'étude comparée des six facteurs est donc tout le contraire d'un manuel de casuistique sociale qui servirait à régler et à classer des cas particuliers; elle est d'ordre strictement général et ne saurait présenter d'intérêt autrement que dans cette perspective.

En adoptant une description basée sur la coexistence des six facteurs, on élimine sans discussion, comme simplistes, partielles ou incomplètes, les descriptions basées sur un seul ou quelques-uns des facteurs. Se trouvent ainsi écartées les descriptions basées uniquement sur le degré de fortune, sur le genre de travail, sur le degré d'instruction et d'éducation, sur les relations sociales, sur l'origine familiale, etc. Seule une étude comparative de tous ces facteurs donne justice à la réalité des faits.

1) FONCTION SOCIO-ÉCONOMIQUE

Les classes moyennes, au Canada français, sont composées principalement et plus spécifiquement de citoyens exerçant la fonction socio-économique d'*intermédiaires*. Elles groupent aussi, cependant, bon nombre de citoyens qui, sans exercer proprement une fonction d'intermédiaires, se rangent dans les classes moyennes en vertu du jeu combiné des cinq autres facteurs. On peut répartir en six groupes principaux les citoyens qui se rangent dans les classes moyennes:

a) Groupe des commerçants de détail et des propriétaires ou administrateurs d'entreprises ou de négoce de dimension moyenne, de type familial ou indépendant.

b) Groupe des fonctionnaires publics à tous les échelons, national, provincial ou municipal (en excluant ce qu'on pourrait appeler les extrêmes, i.e. d'une part ceux qui n'ont à remplir que des tâches purement matérielles et routinières, v.g. gardiens de nuit, garçons d'ascenseur, femmes de ménage, etc., d'autre part, ceux qui exercent des fonctions supérieures qui exigent d'eux un travail propre de direction ou de création, v.g. sous-ministres, chefs de grands départements, présidents d'organismes importants, etc.) Le gouvernement fédéral à lui seul avait, en 1949, sur ses listes de paie, un total de 118,000 fonctionnaires, soit une augmentation de 140% dans 12 ans. L'activité accrue des gouvernements dans tous les domaines et à tous les échelons a augmenté le nombre et l'importance des fonctionnaires.

c) Groupe des gérants, chefs de bureau, comptables, commis, secrétaires, etc. des entreprises commerciales ou financières de type dit privé (en excluant, pour des raisons évidentes, les employés de rang tout à fait supérieur, v.g. gérants généraux, surintendants, etc. d'entreprises comme les banques, les compagnies de transport et autres.

d) Groupe des agents, vendeurs, commis-voyageurs, représentants, distributeurs, etc. (en excluant, pour des raisons à la fois historiques, psychologiques et sociologiques, les conducteurs de tramways et d'autobus, les distributeurs de lait et de pain (surtout

ceux qui sont employés) et les camionneurs en général, que le milieu range plutôt avec la classe ouvrière).

e) Groupe des techniciens qui évoluent dans des domaines connexes à ceux de professions plus complètes, préparant, complétant ou assistant le travail plus créateur de ces professions. — Exemples: dessinateurs (avec ingénieurs et architectes), opticiens, infirmières, mécaniciens-dentistes, assistants de laboratoire, spécialistes en technologie médicale.

f) Groupe des citoyens qui ne sont pas dans les classes moyennes sous l'angle spécifique de leur fonction socio-économique mais plutôt en vertu du jeu combiné des autres facteurs. Exemples:

- 1) les travailleurs sociaux de toute sorte;
- 2) les instituteurs et professeurs en général;
- 3) les journalistes, surtout ceux qui font du reportage et n'ont généralement pas accès aux colonnes éditoriales;
- 4) de nombreux travailleurs scientifiques;
- 5) de nombreux artistes de la radio et de théâtre (car ces milieux, si particuliers soient-ils, ne forment pas un monde entièrement à part).

Quelle proportion de la population active ces divers groupes représentent-ils? Quel pourcentage de la population totale représentent-ils, avec leurs familles? Les annuaires et les rapports du recensement de 1941 fournissent là-dessus des données intéressantes qui, cependant, ne s'ajustent pas toujours exactement aux catégories employées ici. Ces données permettent d'établir avec assez de sûreté les proportions suivantes, qui datent de 1941 et ne valent que pour la province de Québec:

POPULATION ACTIVE SELON LES FONCTIONS, en 1941		
FONCTIONS	Nombre et pourcentage de chaque fonction dans la POPULATION ACTIVE TOTALE 553,000 soit 46.5%	Nombre et pourcentage de chaque fonction dans la POPULATION ACTIVE MASCULINE 426,000 soit 46 %
OUVRIERE.....	255,000 soit 21.5%	251,000 soit 27 %
AGRICOLE.....	205,000 soit 17.3%	134,000 soit 14.5%
INTERMEDIAIRE.....	100,000 soit 8.5%	60,000 soit 6.5%
PROFESSIONNELLE ou DIRECTRICE (Professeurs compris).....	75,000 soit 6.2%	57,000 soit 6 %
NON-CLASSIFIEES (connexes aux 4 autres).....	1,188,000 soit 100 %	928,000 soit 100 %
TOTAL.....		

TABLEAU II: DISTRIBUTION PROBABLE
DE LA POPULATION PAR CLASSES

CLASSES	POURCENTAGE
OUVRIERE	48%
RURALE	30%
MOYENNES	18%
AUTRES	4%

Les proportions établies dans ces deux tableaux reposent sur des chiffres datant de 1941, mais il est improbable que les changements numériques survenus depuis lors aient affecté sensiblement les proportions. Dans les deux tableaux, la distinction n'est pas faite entre les éléments ethniques; à s'en tenir au seul élément français, le pourcentage des classes ouvrière et agricole, dans l'ensemble de la population, augmenterait d'au moins une couple de points aux dépens des autres classes. En admettant toutes ces précisions et les chiffres donnés plus haut, on peut évaluer à plus de 500,000 le nombre de personnes de langue française faisant partie des classes moyennes dans la province de Québec en 1950. (Ce chiffre tient compte d'une augmentation probable de plus de 600,000 survenue dans la population du Québec depuis 1941).

Un dernier problème doit être mentionné avant de laisser ce chapitre. Il ne suffit pas d'exercer une fonction socio-économique normalement classée dans les annuaires officiels parmi les fonctions intermédiaires pour faire partie automatiquement des classes moyennes. Par le progrès de la machine et l'introduction du taylorisme dans l'administration des bureaux et entreprises commerciales, plusieurs fonctions autrefois

personnelles sont devenues purement routinières, matérielles et mécaniques; il ne faudrait pas que les catégories générales établies plus haut empêchent de constater ce fait qui tend à augmenter le nombre des ouvriers. Dans tous les cas douteux où la fonction est mi-ouvrière, mi-intermédiaire, c'est le jeu des autres facteurs qui aide à déterminer la classe.

2) MILIEU FAMILIAL

C'est généralement dans son milieu familial que l'homme est le plus naturel, le plus spontané, le plus libre de conventions, le plus lui-même; c'est dans ce milieu qu'il s'exprime avec le plus de dégagement. L'atmosphère et les mœurs du milieu familial varient avec les classes sociales. Il n'existe pas, à notre connaissance, d'enquêtes approfondies sur les tendances de la vie familiale au sein de nos classes moyennes. La seule enquête apparemment intéressante et originale est celle publiée en 1944 par "Les Informations Albert Lévesque", sous le titre "Entrez donc" avec, en sous-titre, "Analyse du comportement familial de la population de langue française au Canada — Première étape: sentiments et intérêts de l'élite." Ce document fort bien présenté s'avère, à l'analyse, peu concluant et d'une utilité fort limitée. A défaut d'enquêtes déjà faites, on doit se borner à formuler des constatations générales et à suggérer au passage quelques sujets d'enquête.

La famille des classes moyennes est, à première vue, dépositaire de nombreux traits de stabilité et de saine tradition. Plus que la famille des milieux riches ou de la haute société, elle a conservé son attachement à ce qui constitue l'appareil extérieur de l'esprit familial:

respect de l'autorité des parents, relations avec la parenté, maisons propres et bien tenues, esprit d'économie, etc. C'est probablement dans les familles des classes moyennes que les enfants reçoivent la meilleure éducation, i.e. la mieux équilibrée: ni trop confortable et capricieuse, car la situation financière ne le permet généralement pas, ni trop sommaire, car l'idéal des parents ne le souffrirait pas. Proportionnellement aux moyens dont elles disposent, les familles de classe moyenne donnent probablement une meilleure instruction à leurs enfants que celles de classe ouvrière; très souvent les parents leur feront suivre des études dont le coût et la durée imposeront des sacrifices prolongés et aigus à toute la famille; très souvent aussi, les parents, victimes d'une certaine tendance à idéaliser l'avenir des enfants, engagent ces derniers dans des études dont ils ne verront jamais la fin. Les foyers de classe moyenne sont généralement bien tenus et bien administrés; les familles de classe moyenne forment dans les villes la proportion la plus faible des clients des maisons de crédit, des institutions de prêt et de finance; elles acquittent généralement leurs dettes au fur et à mesure et excellent à contracter des dépenses ou des engagements proportionnés à leurs moyens. On y attache une grande importance à la correction extérieure; on y pratique le respect de la politesse et des conventions sociales; on y enseigne aux enfants le sens de la tenue dans le langage et le vêtement. Un jeune homme de classe moyenne épouse très généralement une jeune fille de classe moyenne; sur 12 jeunes gens de classe moyenne à qui il fut demandé à brûle-pourpoint, récemment, de dire dans quelle classe se rangeaient

leurs amies ou leurs fiancées, 11 ont répondu spontanément qu'elles étaient de classe moyenne; quant au 12e, il n'était pas fixé. Les jeunes de classe moyenne se marient un peu plus tard, en moyenne, que les jeunes ouvriers et les jeunes ruraux: plus prudents ou plus calculateurs, ils tiennent à avoir une réserve plus considérable avant de se marier; ils accordent plus d'importance à la sécurité de leur emploi, ce qui, dans les conditions actuelles, est souvent de nature à retarder le mariage.

Ces retards, et plusieurs autres facteurs, ont une influence très forte sur le taux de fécondité des foyers. Le recensement de 1941 a révélé que la fertilité des familles de classe moyenne est fort inférieure à celle des familles rurales et ouvrières; elle ne dépasse que par quelques points celle des familles riches ou de professions libérales, comme en fait foi le tableau suivant tiré du Bulletin No F-3, intitulé "Différences occupationnelles dans la fertilité", publié par l'Office Fédéral de la Statistique en 1945:

TABLEAU III		
FERTILITÉ par CLASSE SOCIO-ÉCONOMIQUE		
Nombre moyen standardisé d'enfants nés de femmes mariées, selon la classe socio-économique du mari		
CLASSE	TITRE	Taux moyen standardisé de fertilité
I	Propriétaires et occupations administratives	2.13
II	Professionnelle	2.20
III	Petits propriétaires, commis de bureau	2.48
IV	Contremaîtres et inspecteurs	2.74
V	Occupations qualifiées et semi-qualifiées	2.99
VI	Occupations mi-qualifiées et services personnels	3.26
VII	Occupations de la construction	3.59
VIII	Occupations non-qualifiées	4.16
IX	Agricole	4.29

N.B. D'après les données du recensement fédéral de 1941

Ces chiffres valent pour tout le Canada; pour la province de Québec, ils sont naturellement plus élevés, mais la courbe suivie est, à peu de variantes près, la même. Les faits révélés dans le tableau III nous mettent sur la piste d'un facteur qui joue un grand rôle dans le comportement et les réactions des familles de classe moyenne: l'influence des classes considérées comme supérieures. Cette influence agit d'autant plus facilement et plus nocivement que les classes moyennes semblent généralement incapables, on le verra plus loin, de trouver en elles-mêmes des raisons positives de vivre d'un style de vie qui les caractérise et sont instinctivement portées à imiter les habitudes et les mœurs des classes dites supérieures; cette influence agit sur les parents quand vient le moment d'orienter les études des enfants; elle agit sur les femmes et les jeunes filles en matière de vêtement, de toilettes, de maquillage; elle agit sur les jeunes en matière de loisirs. La fécondité même des foyers n'est pas exempte de cette influence.

Le style de vie souvent conservateur et traditionaliste qui régit la vie des familles de classe moyenne étouffe, dans plusieurs cas, en prétendant la discipliner, le développement de la personnalité chez les enfants. Le travail dans les mouvements de jeunesse nous révèle de nombreux cas de jeunes de classe moyenne dont la personnalité est restée sous le joug d'une autorité paternelle ou plus fréquemment d'une sollicitude maternelle exagérées. Dans le milieu ouvrier, moins soucieux de conventions extérieures, on hésite moins à faire craquer ce cadre par la méthode violente (départ prématuré du foyer, travail à l'extérieur, mariage avancé, etc.); dans les classes moyennes, pour

éviter le scandale ou le bruit, on laisse souvent se propager pendant des années des situations déprimantes et intenable.

Les familles de classe moyenne sont probablement celles qui, dans les villes, sont restées le plus attachées aux pratiques religieuses généralement acceptées v.g. assistance à la messe le matin, prière en famille, communion du 1er vendredi du mois. Il est frappant de constater la proportion d'éléments des classes moyennes, par comparaison avec les autres classes, dans l'assistance à la messe du 1er vendredi, dans la communion dominicale, etc. Cela tient à ce que, dans les familles, ces pratiques sont généralement tenues en honneur. Nous sommes convaincu que les classes moyennes seraient les dernières, dans nos villes, à abandonner la pratique religieuse. Il serait prématuré de vouloir porter un jugement sur l'esprit qui anime ces pratiques.

3) INSTRUCTION ET CULTURE

De ce point de vue, les classes moyennes recrutent leurs membres dans quatre catégories principales:

a) Les anciens élèves des écoles primaires supérieures, surtout ceux qui n'ont pas poursuivi des études universitaires. En 1946, par exemple, le Conseil de l'Instruction Publique accordait les certificats d'études suivants à la fin de l'année académique:

7e année: 32,465

9e année: 12,111

10e année: 3,782

11e année: 1,683

12e année: 996

Ces chiffres indiquent que, chaque année, entre la 9^e et la 12^e années, plusieurs milliers de jeunes laissent l'école primaire; pour la grande majorité, c'est la fin des études tout court.

b) Les anciens élèves du cours classique qui n'ont pu continuer en cours de route ou qui n'ont pu suivre un cours universitaire après leurs études classiques. Une enquête menée récemment révèle que, sur 100 jeunes gens qui s'inscrivent en *Eléments latins*, 30 seulement se rendent jusqu'au baccalauréat; 28 ne vont pas plus loin que les *Eléments latins*; les autres, soit 42, seront semés quelque part entre la *Syntaxe* et le baccalauréat. Si on considère que, ces années-ci, plus de 2000 jeunes gens s'inscrivent en *Eléments Latins*, en septembre de chaque année dans les divers collèges classiques de la province, on peut se faire une idée du nombre de sujets dont les classes moyennes sont appelées, par ce système, à hériter d'année en année (l'enquête mentionnée n'indique pas la proportion de ceux qui continuent d'autres études en laissant le cours classique).

c) Les citoyens qui, sans avoir jamais complété un cours formel, ont acquis, par des lectures, des contacts, des voyages, des responsabilités de tout genre, une culture à peu près équivalente, souvent supérieure, à celle des membres des deux premières catégories.

d) De nombreux diplômés d'écoles spécialisées ou universitaires qui n'ont pas atteint le status social ou la culture des membres des professions libérales par exemple, à cause:

1) *soit de leur médiocrité ou de facteurs comme la santé, des malheurs familiaux, etc.*: de nombreux avocats, notaires, comptables professionnels restent, à

cause de cela, toute leur vie, dans les classes moyennes (dont ils ne sont pas, en règle générale, les éléments les plus progressifs et les plus dynamiques);

2) *soit du genre d'études qu'ils ont faites*: certaines professions ou disciplines requièrent des études universitaires mais sont loin d'être sur le même pied, au point de vue reconnaissance par le milieu, que les grandes professions libérales (v.g. plusieurs branches des sciences, études sociales, lettres, philosophie, etc.). Ces professions ou disciplines ne réussissent pas toujours à caser leurs sujets (même les carrières scientifiques, quoi qu'on dise) et, quand elles les casent, c'est rarement dans des situations rémunératrices.

Dans au moins 3 cas sur 4, la culture des membres des classes moyennes est une culture tronquée, incomplète, à un double point de vue; au point de vue professionnel ou technique, au point de vue culture générale. L'école primaire supérieure est, pour la majorité de ses produits, un cul-de-sac qui ne les fait déboucher nulle part au point de vue professionnel; elle ne donne, par ailleurs, que des bribes de culture, superficielles et insuffisantes. Le cours classique non terminé ne vaut rien au point de vue professionnel; au point de vue culture, un cours classique sans la philosophie est un cours manqué, sauf pour de très rares exceptions qui avaient et ont su garder un goût rare pour les humanités. C'est dire que les jeunes des classes moyennes, en particulier, se trouvent en face d'une tâche formidable de perfectionnement culturel et professionnel au moment de leur engagement dans la vie. Quatre attitudes leur sont possibles:

poursuivre leur perfectionnement professionnel ou technique;

poursuivre leur perfectionnement culturel;
poursuivre les 2 à la fois;
ou poursuivre ni l'un ni l'autre.

Quoi qu'ils essaient, ils se trouvent vite aux prises avec une difficulté formidable: ils n'ont pas de méthode de travail intellectuel. Cela ne leur nuit pas complètement s'ils ne cherchent que leur perfectionnement professionnel; mais, pour le perfectionnement culturel, c'est un obstacle considérable que peu réussissent à surmonter. Sans méthode de travail, les efforts les plus laborieux semblent n'aboutir à rien. Cela explique en partie que les initiatives culturelles les plus discutables, comme les débats fantaisistes, les conférences vagues et peu exigeantes, recrutent leur public en majorité chez les classes moyennes; cela explique également que tant de membres des classes moyennes semblent devenir blasés, rassis, ronds-de-cuir, souvent insignifiants, car il ont souvent été amenés à cette attitude par des échecs répétés. L'homme de classe moyenne qui réussit à acquérir une méthode devient rapidement, par ailleurs, un travailleur acharné, un homme qui force l'admiration et le respect de ses concitoyens à culture plus académique. Il semble que, pour ceux qui veulent acquérir des connaissances utiles, v.g. anglais, comptabilité, vente, etc. les avantages soient assez nombreux et qu'une bonne proportion s'en prévalent. Mais ces derniers avantages n'apparaissent "assez nombreux" qu'à l'intérieur d'un certain cadre de pensée bourgeoise qui a toujours considéré que les fonctions exercées par les classes moyennes n'exigent pas tellement de compétence. Si, au contraire, on dégage du concept de fonction intermédiaire toutes les virtualités, toutes

les richesses qu'il porte en lui, on s'aperçoit que notre milieu — et la civilisation occidentale en général — ont joliment réduit la portée de ce terme. La plupart des fonctions dites intérimaires devraient être élevées à l'état de professions, et non de simples emplois ou occupations comme c'est le cas actuellement; envisagé dans cette perspective, le problème du perfectionnement professionnel ne saurait être réduit à un petit cours d'anglais, de vente ou de comptabilité; il reste beaucoup à créer avant d'y arriver.

4) CONDITION FINANCIÈRE

Voici le facteur où les variations sont le plus étendues et les approximations le plus difficiles. Deux distinctions s'imposent:

a) Distinction entre les "employés" et ceux qui sont propriétaires d'un magasin ou d'une entreprise quelconque ou qui possèdent leur propre bureau ou étude pour leurs affaires ou leur travail professionnel. La source du revenu régulier est fort différente dans les 2 cas; pour les employés, c'est un salaire; pour les autres, c'est un profit, une commission, un honoraire.

Il est très difficile de fixer des limites au revenu des membres de la deuxième catégorie, encore plus de le comparer à celui des membres de la première catégorie; le profit net est une notion variable à l'infini et même les rapports officiels nous semblent, sur ce point, insuffisamment indicateurs; il faut donc se contenter de dire que, passé une certaine limite maximale, qu'on peut fixer à \$4,000. par année, les membres de la deuxième catégorie s'identifient plutôt, au point de vue revenu, avec les membres de la classe dite bourgeoise; ce dernier chiffre semble normal si on

considère que les contribuables déclarant un revenu annuel de \$5,000. représentaient, en 1942, seulement 5% de tous les contribuables ayant payé l'impôt sur le revenu (soit 28,000 sur plus de 2 millions), c'est-à-dire une très faible proportion qui indique clairement la ligne de démarcation révélée par ce montant; ce pourcentage n'est sûrement pas monté de plus de 5% depuis 1942.

Quant aux *employés*, leur salaire est généralement fixé sur une base annuelle, mensuelle ou hebdomadaire, rarement horaire; c'est généralement le contraire pour les fonctions ouvrières. Ce salaire peut varier de \$1,000. à \$4,000. par année, soit de \$20. à \$75. par semaine. La différence, à première vue considérable, ne l'est pas tellement si on considère qu'elle affecte des gens dont l'âge va de 16 à 60 ans et que la stabilité au même emploi est sûrement plus élevée dans les fonctions intermédiaires que dans toutes les autres. Il existe, cependant, à l'intérieur des classes moyennes, parmi la catégorie des employés, une forte proportion d'individus appelés à rester à de bas salaires toute leur vie (v.g. collets blancs dans les bureaux, nombreux fonctionnaires, commis dans les magasins, etc.) Ces individus constituent ce qui a souvent été appelé le prolétariat des classes moyennes. Ils sont souvent amenés, on le verra en étudiant le facteur 6, à adopter un style de vie et des formes d'organisation professionnelle qui les identifient, sur plus d'un plan, avec la classe ouvrière. Dans le cas des employés de commerce, en particulier, Karl Marx avait prévu, il y a près d'un siècle, le glissement graduel de cet important secteur des classes moyennes vers le prolétariat (Cf. *Le Capital* — Edition Populaire, par Julien Borchardt,

Paris, 1937, pp. 393 et sq.). On peut dire, de façon générale, qu'au point de vue salaire, la différence entre les ouvriers et les employés faisant partie des classes moyennes n'est pas considérable et est même, dans plusieurs secteurs, favorable à l'ouvrier.

b) Distinction entre salaire ou revenu régulier d'une part, et autres formes de revenu (v.g. intérêts, héritages, dividendes, rentes). La classe ouvrière et le prolétariat des classes moyennes dépendent, de manière à peu près totale, du salaire comme de leur seule source de revenus. Le reste des classes moyennes comprend bon nombre de petits propriétaires et de gens qui, sans être riches, ont en banque un capital de quelques milliers de dollars, fruit de l'épargne longuement pratiquée plus souvent que d'un héritage ou d'un coup de fortune. Dans la plupart des cas, le fait de posséder une ou deux propriétés ou un modeste capital de réserve n'augmente guère le revenu régulier mais contribue à donner une certaine sécurité (ce qui est un monde!).

La condition financière, généralement dépendante de la fonction socio-économique, influence considérablement l'instruction des enfants, conditionne dans une large mesure le milieu social, agit de façon souvent décisive sur les intérêts et aspirations. La tactique des marxistes évoluant dans une société capitaliste, c'est d'aligner les citoyens en classes rivales par l'exploitation de ce facteur; une fois réussie cette démarcation, le terrain est mûr pour leur révolution. Le vice des sociétés capitalistes et bourgeoises, c'est d'aboutir par la logique interne de leur philosophie du primat de l'argent, à faire exactement le jeu du communisme, c'est-à-dire à diviser les hommes en

classes supérieures et inférieures d'après leur fortune ou leur pouvoir financier, et à se détruire elles-mêmes à plus ou moins longue échéance. Les sociétés capitalistes telles qu'on les a connues depuis deux siècles semblent ne contenir en elles aucune chance de solution positive au problème des classes. Vue sous ce jour, la perspective de leur disparition possible n'est pas tellement alarmante.

5) MILIEU SOCIAL

Quel milieu constituent les classes moyennes dans un pays comme le nôtre ? Cette question est difficile à préciser.

Le Canada, au point de vue civilisation humaine, est un pays très jeune dont les traits ne sont pas encore très nettement accusés, si ce n'est qu'en général ils varient sensiblement selon le milieu français ou anglais. Le fait des classes est grandement affecté par cette réalité, tellement qu'il est impossible de les étudier sans tenir compte des particularismes ethniques et culturels. Au Canada français, les classes sociales se ressentent de cette jeunesse générale du milieu. Si l'on excepte les points tout à fait extrêmes (v.g. capitalisme avancé et sous-prolétariat), elles sont loin d'être aussi étanches que dans les vieux pays. Il y a beaucoup de passages d'une classe à l'autre, il y a aussi beaucoup de contacts. Ce processus accentué d'intercommunication fait que, surtout si l'on excepte les extrêmes, les milieux sociaux constitués par chaque classe et chaque catégorie à l'intérieur des classes, s'influencent beaucoup dans les deux sens, i.e. de haut en bas et de bas en haut. Cela se constate dans la façon de se vêtir, dans l'instruction des en-

fants, dans l'utilisation des vacances, dans la possession de commodités ou d'objets tels que automobiles, camp d'été, système de chauffage moderne dans les maisons, etc; cela se constate aussi dans ces milieux communs à toutes les classes, les endroits de spectacles, les magasins, les véhicules de transport en commun, etc.

A travers ces similitudes et ces rapprochements, on peut observer certains modes de vie et de comportement social qui apparaissent caractéristiques des classes moyennes, outre les faits déjà mentionnés (v.g. tendance à se marier entre jeunes des classes moyennes, tendance à fréquenter conférences, débats et manifestations culturelles du même genre).

Les membres des classes moyennes manifestent une forte propension à s'occuper d'associations ou mouvements bénévoles, à but non lucratif. On les trouve très nombreux parmi les auxiliaires des campagnes de charité, les dirigeants de mouvements de jeunesse, d'action sociale, religieuse ou patriotique. Cette propension faisait un jour écrire à M. Fernand Boisseau, secrétaire général de l'Association des Marchands-Détaillants du Canada, dans un style qu'il trouverait lui-même un peu trop lyrique: "C'est par vous (classes moyennes) que sont maintenues les forces vitales d'une race qui a besoin de toutes ses énergies, c'est à votre travail, à votre effort, à votre appui, que sont dus la création, le maintien et l'expansion de la plupart de nos œuvres religieuses, patriotiques, sociales et nationales" Ce service social semble plus naturel aux classes moyennes pour deux raisons principales: a) par fonction même, elles ont l'habitude et contractent généralement le goût du

travail avec le public sans distinction de classe; b) ce genre de travail constitue un canal naturel pour leur instinct de création et de direction qui trouve plus difficilement à s'exercer pleinement dans leur vie économique ou professionnelle.

Une étude des habitudes des classes moyennes en matière de loisirs et de sports révélerait probablement qu'elles ont leurs sports et leurs jeux préférés; elles préfèrent apparemment le tennis et le ski à tout autre sport, les soirées intimes et correctes aux grands bals et aux célébrations bruyantes; elles ont souvent l'habitude de la lecture et, beaucoup plus que la classe ouvrière, le goût du voyage (sans pouvoir toujours le satisfaire).

La vie amène naturellement les éléments des classes moyennes en contact, sur le plan social (réunions de famille ou d'amis, réceptions, etc) avec des éléments des classes ouvrière et bourgeoise. Quelle est, alors, leur attitude? On peut dire que, fondamentalement, elles éprouvent un complexe de supériorité envers la première, un complexe d'infériorité envers la deuxième; ces complexes se manifestent par la façon de répondre à des arguments, par le choix des sujets de discussion, par la façon de dire les choses banales qui font apparemment partie de toutes ces sortes de conversations. Le complexe d'infériorité, en particulier, prendra tantôt la forme d'une agressivité exagérée qui cherche à faire scandale, tantôt la forme d'un silence ou d'une réserve qui laissent dans l'ombre les meilleurs aspects de la personnalité, le plus souvent la forme d'un conformisme timide qui cherche à faire bien dans un climat dont la température échappe complètement à son action.

Les réunions entre gens des classes moyennes sont généralement celles où se rencontrent le mieux la correction et la simplicité, une correction qui n'est pas guindée, une spontanéité qui ne va pas jusqu'à la vulgarité. Ceci, quand le snobisme, vice social des parvenus et des aspirants parvenus, n'est pas de la partie. Le snobisme est l'une des pires sources de tentation pour les classes moyennes.

(suite et fin en avril)

Claude RYAN.

Que devient l'homme américain?

Le peuple américain qui n'a pas de traditions historiques, qui a peu d'expérience politique, va-t-il devenir, après les événements extraordinaires qui l'assaillent depuis une trentaine d'années, un peuple nouveau? Une des choses qui le caractérisent, c'est son optimisme. Mais cet optimisme a subi de rudes coups malgré la victoire. Ainsi a-t-on vu ce fait étonnant et paradoxal: un pays immensément riche, grisé de sa propre puissance, enivré de ses succès techniques, hystériquement gonflé de tous ses monopoles industriels, de son standard de vie unique, tomber subitement dans une dépression morale, dans l'inquiétude et même dans la peur. Au point d'accepter la mesure la plus impopulaire qu'est la conscription en temps de paix et de supporter des budgets astronomiques ou 34% vont à la guerre et 16% à des dons internationaux.

La propagande a réussi à faire croire à l'Américain moyen que le pays était en danger et il est arrivé ceci qui est fréquent: le propagandiste lui-même à fini par avaler ses propres boniments. Si l'on en croit M. Stringfellow Barr, (directeur du *St John College*) et américain authentique, la démagogie de la guerre froide a développé de façon ridicule le senti-

ment de la crainte et de l'angoisse. Il s'en explique ainsi, dans un récent numéro de la revue *Esprit*:

“En toute hypothèse, la guerre froide est le facteur dominant de la vie politique américaine d'aujourd'hui. Elle est, entre autre chose, un vaste projet de travaux publics, si vaste qu'elle rend tous les autres projets de travaux publics inutiles, et, pour le moment, impraticables. Il repose sur la peur des intentions russes, et cette peur est comiquement intense. Lamentable spectacle du pays le plus puissant au monde qui se montre en même temps le plus effrayé de l'avenir. On dit que les éléphants ont une peur mortelle des souris. Je n'ai jamais vu un éléphant et une souris dans la même pièce, mais j'ai vu le peuple américain et le ridicule, le minuscule parti communiste américain dans le même pays, et c'est la souris qui crâne en l'espèce. Je me suis laissé dire qu'un éléphant ne craint pas que la souris le morde. Il craint que la souris ne s'introduise à l'intérieur de sa trompe. Je suppose que c'est cela que l'on entend par infiltration”.

Il est très évident qu'il se produit chez nos voisins un travail de maturation dont nous ne connaissons pas l'issue et que des influences *profondes* sont en train de susciter des évolutions *profondes*. Aussi devons-nous nous méfier de ces mythes dont quelques uns de nos compatriotes coiffent leurs contacts superficiels avec les Étatsuniens. Quand on les voit s'enthousiasmer pour cette civilisation du confort total et de la technique intégrale, on cherche chez les voyageurs plus réfléchis des jugements plus conscients et moins vains.

Du même M. Barr citons encore cette sévère mise au point:

“De toutes manières, la vie culturelle de notre pays n'est pas à un très haut niveau. Ni la peinture, ni la sculpture, ni la musique, ne touchent les cimes... La presse n'est pas dans un état très sain... Revues et périodiques qui essaient de faire dans les idées sont morts depuis plusieurs années... Sur le plan de l'éducation, les Universités américaines offrent évidemment des possibilités de recherche pour l'étudiant américain et étranger. Mais le dernier demi-siècle a été marqué par un affaissement très notable de l'éducation générale qui doit précéder les études spécialisées, si celles-ci veulent être créatrices ou, au moins, compétentes. Une partie de ce désordre vient de la surpopulation scolaire, et celle-ci est issue en grande partie de l'article le plus honoré du credo éducatif américain, que l'instruction doit être ouverte à tous... En bref, il n'est pas commode de voir comment le système actuel d'éducation en Amérique pourrait fertiliser la culture de ce pays”.

Il semble donc que l'Américain en est à cette période de sa vie où, malgré les apparences il doute de sa propre culture, de sa propre politique et de la civilisation qui en découle. L'avenir lui fait peur et son assurance n'a comme point d'appui que la perfection technique qui impressionne toujours les médiocres mais ne satisfait pas les hommes de belle formation intellectuelle.

L'étranger de passage aux États-Unis confirme-t-il ce jugement ? Dans un autre numéro de la revue *Esprit* où je puise toutes ces citations, je tombe sur une enquête menée par deux Français de France et qui me paraît bien objective.

La liberté d'opinion dont fait tant état le politicien est illusoire : car les sources d'information dont se sert

la propagande sont d'inspiration tendancieuse et n'offrent aucune contrepartie. L'Américain n'a pas l'esprit critique, et c'est un grand naïf qu'on peut duper quand y met les formes.

*“L'Américain a tendance à prendre ce qu'on lui dit pour des réalités, pour des faits, au moins jusqu'à preuve du contraire. Cette tendance joue au maximum dans le domaine de la politique internationale car l'Américain n'a pas de conscience politique internationale. La situation géographique des États-Unis, leur formation démographique, historique et idéologique suffit à expliquer cette carence. Plus que tout autre, au moment où, comme aujourd'hui, il faut bien se faire une idée de la situation mondiale, l'Américain dépend exclusivement des sources d'information, peu porté qu'il est, dans ces conditions, à l'opinion où à la réflexion personnelles”.*¹

Opinion de masse, dirigée par ces immenses journaux où la multiplicité des renseignements donnés au détail décourage le lecteur: on peut être assuré que l'orientation du public sera opérée par les en-têtes géants.

“Une fois admis ce principe, il est tentant de suivre la tendance naturelle du public à la simplification, il suffit de donner des titres, sonores autant que possible et frappants, c'est-à-dire démagogiques, de là, à tomber dans la propagande pure et simple, il n'y a qu'un pas, qu'on est toujours sur le point de franchir”.

Rappelons en passant, pour la génération d'aujourd'hui que la guerre hispano-américaine fut déclenchée aux États-Unis par le slogan *Remember the*

1. *L'Américain, son information, la guerre et la paix* par Jacques Ayencourt.

Maine, qui sur le plan moral valait la dépêche d'Ems de Bismarck.

De plus, la radio, instrument merveilleux pour la vulgarisation et l'influence massives, y est plus démagogique qu'en aucun pays (si ce n'est la Russie). La voix humaine, avec ses modulations, devient persuasive et convaincante à un degré extrême. Aussi:

"L'homme américain se trouve donc obligé de se référer à ce qu'il croit être l'avis de la majorité, de la masse, à l'opinion supposée de ses fellow citizens. Cette opinion, il ne peut la trouver exprimée que par la presse et la radio, enfin par le gouvernement, qui doit dire à chacun ce qu'il doit penser".

Le même système est appliqué au Canada et l'on voit se former, chez les Anglais surtout, des opinions massives et aveugles, dont le conformisme a quelque chose de primitif et d'arbitraire, d'où découle un fanatisme intransigeant.

Un autre phénomène qui étonne le Français c'est le surpatriotisme dont on se nourrit aux États-Unis, et qui mène à une surenchère nationaliste. *"Cette propagande civique ne s'étend pas seulement aux écoles. Nous avons déjà cité les films de propagande patriotique, qui traitent le plus souvent du bonheur d'être américain. Ajoutons qu'il y a une fête officielle, qui s'intitule: I Am American Day, ce que l'on peut traduire mot à mot: la fête: Je suis un Américain"*.

Cette cristallisation patriotique, sa glorification, comportent des dangers psychologiques qui font que l'Américain, qui autrefois se laissait émouvoir par la vieille culture européenne, commence à regarder de façon un peu méprisante ce qu'il croit être la déchéance d'un continent. *"Quant aux réactions de l'Europe,*

elles restent toujours assez surprenantes pour les Américains. Ils seraient assez disposés à parler de la monstrueuse ingratitude des Européens qu'ils veulent en toute bonne foi sauver, mais ils doutent que l'on puisse sauver les gens malgré eux. Les divisions nationales de l'Europe occidentale, et cette obstination à les maintenir les atterrent. Les résistances à l'emprise américaine, qui sont la seule chance de salut pour l'Europe, mais pour une Europe unie, les choquent et leur font douter de la possibilité de sauver une Europe divisée contre elle-même et obstinée comme une vieille femme. Qu'il y ait même, à l'intérieur de ces provinces que sont pour eux nos nations, des divisions intérieures, ceci ne peut s'expliquer que par la présence du virus de décomposition communiste".

●

Tout le monde admet que dans le domaine de la culture matérielle, les États-Unis sont arrivés à un point de saturation aussi complet que possible. Mais dans celui de la culture intellectuelle, trouvons-nous l'équivalent? Dans le même numéro d'*Esprit*, je lis sous la signature de George Friedmann, des constatations qui paraissent bien inspirées: "Naguère (je souligne le mot car cette attitude se fait rare, sans avoir complètement disparu) on voyait parfois débarquer aux États-Unis des visiteurs européens — hommes des lettres et universitaires — qui se présentaient avec la mentalité "Amérique, nous voilà! C'est nous la culture, la vieille Europe, etc," et qui parlaient à leur public un peu comme les intellectuels de 1900, "allant au peuple" dans les Universités populaires. Cette attitude condescendante, à laquelle les Américains ont souvent réagi

avec une vivacité justifiée, doit être définitivement dépassée.

“Les Universités américaines, dans l'ensemble bien dotées en personnel et en équipement technique, ont néanmoins leurs problèmes. Elles se trouvent, en particulier, confrontées avec les méfaits du cloisonnement entre “départements” ou sections dont la collaboration est cependant nécessaire...”

Un peu plus loin et revenant encore sur le sujet M. Friedmann continue: *“J'ai parlé des Universités. Elles constituent, je l'ai dit, des centres pédagogiques et scientifiques en sensibles progrès et déjà remarquables. Mais doit-on dire centres ou îlots? La culture semble s'y isoler.¹ La distance, la coupure entre les Universités... et le public moyen est plus marquée qu'en France.*

“Aux États-Unis, les avocats, hommes de loi, médecins, ingénieurs, architectes, en général ceux qui appartiennent aux professions libérales sont des techniciens spécialisés, sans curiosité intellectuelle en dehors de leur technique et de leur métier. Même remarque pour l'immense majorité des financiers, industriels, executives, hommes d'affaires. Aussi, lorsqu'il s'agit d'œuvres de valeur esthétique — littérature, théâtre, cinéma, arts plastiques — le public est-il beaucoup plus restreint en proportion du volume de la population”.

Je veux souligner ici et en terminant le danger qu'il y a pour le Canadien français à subir étroitement l'influence américaine. De ces propos, il ressort que notre source de culture, dans toute la mesure où nous devons la chercher ailleurs, c'est d'abord en France que nous la trouverons.

Edmond LEMIEUX.

1. C'est nous qui soulignons. — E.L.

Urgence et difficultés du dialogue France-Allemagne

La France seule peut assurer la paix de l'Europe, en cherchant et trouvant cette chose difficile entre toutes, mais non point impossible, qu'est une entente directe avec l'Allemagne.

(Etienne GILSON)

Le récent voyage outre-Rhin du ministre français des affaires étrangères, M. Robert Schuman, a remis au premier plan de l'actualité internationale la question des rapports franco-allemands et, par delà ces derniers, celle de la constitution de l'Europe comme ensemble organique. L'une et l'autre question se révèlent, en effet, à un examen tant soit peu attentif indissolublement liées. Pas d'Europe possible sans Allemagne, sans doute, mais aussi et d'abord, pas d'Europe possible sans entente franco-allemande.

De toutes les expressions recueillies sous les lèvres ou sous la plume des analystes politiques contemporains, il en est une qui a connu une particulière faveur "*faire l'Europe*". Au point qu'elle trahit déjà une certaine usure et prend figure de poncif. Il n'en va pas ainsi, toutefois, de la réalité qu'elle recouvre, demeurée, elle, en dépit du Conseil de l'Europe et des

ententes régionales à l'appellation parfois rébarbative¹ à l'état de vœu, d'un vœu assez platonique dont la concrétisation semble à un grand nombre singulièrement illusoire. Peu d'entreprises, cependant, se révèlent autant que celle-là nécessaire. Nécessaire et terriblement ardue.

L'une des premières données du problème, pierre angulaire de l'édifice futur, réside dans la reprise des contacts entre Français et Allemands ou, pour recourir à une expression elle aussi fort dévaluée, dans la reprise d'un dialogue France-Allemagne. Sans un certain état de ces relations, il apparaît chimérique de vouloir tenter l'aventure "*Europe*". Rarement, l'urgence d'un rapprochement entre États s'est-elle posée en termes aussi impérieux; rarement, les difficultés de pareil effort se sont-elles plus nettement accusées.

L'Allemagne nécessaire

Vouloir faire l'Europe en ignorant la présence allemande serait courir à un échec certain, davantage, hypothéquer dangereusement l'avenir de l'Occident. Il serait assez vain de tenter une longue démonstration de cet avancé. Rappelons simplement que la participation allemande s'impose pour trois ordres de considérations: géographique, économique et politique. Bien que fortement amputée dans son territoire, (360,000 kilomètres carrés, à comparer aux 470,000 de 1933) l'Allemagne, même si l'on considère unique-

1. D'ailleurs le Benelux lui-même (et a fortiori le Fritalux et l'Uniscan) n'a été partiellement appliqué que depuis un an et une source d'interminables discussions entre les États participants.

ment sa partie occidentale actuelle, représente, à l'échelle européenne, une superficie de première importance. Or, ce pays est ainsi situé sur le continent qu'il apparaît destiné par la géographie à opérer sinon la synthèse du moins l'union de l'Occident et de l'Orient européens. Car l'Allemagne n'existe pas en tant qu'unité territoriale nettement déterminée; elle est comme une vaste plaine ouverte des deux côtés, à l'Est comme à l'Ouest. Sa structure physique manque d'équilibre: elle est à l'extérieur sans limites naturelles et, à l'intérieur, sans unité. Ouverte sur l'Europe latine comme sur l'Europe slave, l'Allemagne joue un rôle naturel de trait d'union, position-clé, on en conviendra, dans la perspective d'une éventuelle communauté européenne.

Que l'Allemagne ait été la première puissance industrielle de l'Europe continentale, avant guerre, voilà qui n'est guère contesté. A-t-elle chance de le redevenir ou, du moins, de jouer un rôle de premier plan dans l'économie européenne? Voyons quelques chiffres. La haute commission américaine à Francfort annonçait, en fin de décembre 1949, que la production industrielle de l'Allemagne de l'Ouest atteint actuellement plus de 90% de celle de 1936. Plusieurs industries marquent même une augmentation par rapport à leur production de 1936, notamment (base, indice 100, en 1936): véhicules automobiles, 108%; minerai de fer, 112%; caoutchouc, 113%; courant électrique, 165%; équipement électrique, 206%; etc... D'autre part, la production allemande d'acier a dépassé en novembre celle de la France (764,000 tonnes contre 723,000), cependant que le protocole de Bonn a fixé à 14,500,000 tonnes le niveau de production des aciéries

allemandes de l'Ouest, et que ce contingentement pourrait être élargi sous peu. Signalons, enfin, qu'aux cours des mois d'octobre et novembre 1949, le cours des valeurs industrielles allemandes a triplé et parfois quintuplé sur les Bourses de l'Allemagne occidentale et de la Suisse. Cela suffit à mesurer l'importance de l'apport allemand dans la reconstitution de l'économie européenne.

Dans la conjoncture politique actuelle, d'ailleurs, vouloir ignorer l'Allemagne ne conduirait-il pas à la rejeter à plus ou moins longue échéance dans le camp moscovite ? Certes, l'URSS n'a encore manifesté aucune velléité de se retirer bientôt de sa zone d'occupation, mais avant même la constitution d'un gouvernement d'Allemagne orientale, et davantage depuis cet événement, les représentants soviétiques n'ont pas manqué d'utiliser le sentiment national allemand. Les possibilités d'une espèce de "national-communisme" allemand ne sont pas à sous-estimer. L'un des derniers gestes en ce sens a consisté dans l'annonce de la formation d'une armée allemande populaire en 1950. L'on comprend que, pressentant la manœuvre, les Alliés occidentaux aient tenté d'adoucir leur propre régime d'occupation par la reconnaissance de pouvoirs beaucoup plus larges au gouvernement de Bonn. Un autre danger en cette affaire, — des signes récents l'ont souligné — est d'aboutir à une "surenchère d'amabilités" à l'endroit de l'Allemagne, avec ce résultat assez paradoxal que le vaincu profiterait largement de l'antagonisme forcené des ex-alliés vainqueurs. Et rien n'assure que l'Allemagne ait tellement bien compris la leçon du dernier conflit.

Participation allemande essentielle à l'organisa-

tion de l'Europe; participation conditionnée, cependant, par une véritable entente franco-allemande. L'urgence de l'entreprise est bien ressentie de part et d'autre du Rhin. Mais voici qu'au moment où l'on a décidé de s'efforcer vers cette entente, suprême épreuve pour ses artisans, peut-être, les difficultés en apparaissent dans une lumière brutale. Pour certains commentateurs plus empressés que vraiment éclairés, le problème est uniquement affaire de confiance. "A la suite du dernier conflit, l'Allemagne ne veut plus, en tout cas, ne peut plus songer à la guerre. D'autre part, son potentiel industriel demeure élevé et le redevient chaque jour davantage. Son économie est en gros complémentaire de celle de la France; son régime politique est maintenant en tous points comparable à celui des démocraties occidentales. Les conditions principales du rapprochement existent: il n'y manque plus de part et d'autre qu'un généreux oubli du passé et, du côté français, la mise en veilleuse des ambitions sur la Sarre". Voilà la thèse de "gros bon sens" qu'une certaine presse américaine n'en finit plus d'exposer.

Posons d'abord ceci, que la politique française d'après-guerre est dominée par une double exigence: sécurité et solidarité. Ce qui peut apparaître, à l'examen superficiel, comme hésitations et contradictions, est, à la vérité, le résultat d'un difficile effort de synthèse entre ces deux ordres de préoccupations. Il serait pénible d'avoir à rappeler — mais d'aucuns semblent l'avoir bientôt oublié — à quel point l'état de la France au sortir du conflit non seulement justifiait mais appelait une politique de sécurité. Et ce terme de sécurité, il faut l'entendre dans son acception militaire, sans doute mais aussi dans son acception économique et

politique. Exigence de solidarité : une tradition de générosité, qui a constamment animé la démarche de la pensée politique française, se traduit aujourd'hui par la volonté d'une collaboration authentique sur tous les plans entre les pays européens, à l'intérieur d'un ensemble organique. C'est en terre de France que cette volonté de rapprochement a trouvé à la fois sa meilleure expression et ses plus fervents adeptes et il n'est pas peu symbolique que ce soit une ville française, Strasbourg, qui reçoive le premier embryon de parlement européen.

La France devant l'Allemagne

“Allons donc ! s'écrie-t-on, que peut redouter une France victorieuse d'une Allemagne ruinée ?” “Pusillanimité des Français” répète-t-on à la suite du docteur Thomas Dehler, ministre de la justice de l'Allemagne occidentale. Mieux vaudrait peut-être s'efforcer de bien voir l'état de la “France victorieuse” en face de “l'Allemagne ruinée”, depuis 1945. Car la situation de la France de cet après-guerre n'a rien de comparable, faut-il y insister, avec celle de la France des années 1871 et 1918. Dans le *Week-end à Zuydcoote*, prix Goncourt de cette année, Robert Merle fait dire à l'un de ses personnages (la scène se passe lors de la déroute des Alliés, en juin 1940) : “...Il n'y a jamais de vainqueur dans une guerre. Autrefois, je pensais que ceux qu'on pouvait à la rigueur appeler vainqueurs, c'étaient ceux qui, dans les deux camps, survivaient. Mais ce n'était même pas vrai. J'étais encore trop optimiste. Les survivants sont des vaincus eux aussi”. Sans entrer dans le débat d'envergure qui se pourrait

aisément greffer sur ces paroles, il convient de reconnaître que le fait d'être dans le camp des vainqueurs ne laissait pas la France dans un état particulièrement reluisant. Car si, dans l'ensemble, ses grandes villes avaient été moins détruites, son économie se trouvait aussi gravement atteinte que celle de l'Allemagne.¹ Maigre consolation, dans une telle situation, que celle de compter parmi les "puissances victorieuses". L'état où l'après-guerre la trouvait allait constituer un facteur d'importance dans l'orientation de la politique "allemande" de la France.

Ces sentiments de faiblesse et d'insécurité devaient en effet porter la France à rechercher des garanties. Celles-ci ne pouvaient être, ne peuvent être d'ordre uniquement militaire et stratégique. L'entre-deux-guerres a suffisamment démontré la fragilité d'un système de sécurité qui ne dépasse pas cette conception traditionnelle. Il s'imposait de surveiller l'industrie allemande, d'en suivre attentivement l'expansion et l'orientation, d'autant que, avec la découverte et la mise-au-point des techniques nouvelles au cours de la dernière décennie, il n'est guère d'industries qui, à un titre ou à l'autre, ne peuvent servir à des "fins militaires". Limitation assez étroite, puis progressivement relâchée, d'abord, contrôle sévère puis de plus en plus libéral, ensuite, voilà, en bref, le tracé général de la politique française, depuis 1945, à l'endroit de l'économie allemande. Mais l'on possède assez de réalisme politique à Paris pour se rendre bien compte que cette surveillance va s'avérer de plus en plus difficile

1. L'occupation seule a coûté à la France 858 milliards de francs, (franc 1944), selon les calculs, fin 49, du Ministère des finances, soit environ 17 milliards de dollars.

et qu'au fond la vraie solution au problème réside dans une intégration de l'Allemagne à l'Europe, dans la participation réelle des Allemands à la communauté européenne. Rejeter l'Allemagne hors de celle-ci équivaudrait à lui rendre son entière liberté d'action, car on voit mal comment un organisme international peut obliger au respect de ses lois un pays qui n'est pas de ses adhérents. La leçon de la S.D.N., ici encore, peut servir.

L'intérêt de la France et l'intérêt de l'Europe, comme l'intérêt de l'Allemagne elle-même nous ramènent donc à la même conclusion : la participation des Allemands à l'effort vers une Europe organisée s'impose. Mais au départ, et préalablement à toute autre démarche, une entente franco-allemande s'avère essentielle. Or, cette entente se heurte, est-il besoin de le rappeler, à de nombreuses difficultés. Voyons-en rapidement les principales.

La plus spectaculaire, mais assurément pas la plus importante de ces entraves consiste dans la formation éventuelle d'une armée allemande. Les éléments français d'extrême-gauche ont, à maintes reprises, en particulier lors de la signature du protocole de Bonn, à la fin de novembre 1949, dénoncé vivement ce danger, indiqué par eux comme imminent. Tout en faisant la part du feu dans cette campagne, il convient de reconnaître, d'une part que certains milieux allemands — rares, il est vrai — ne seraient pas défavorables au projet et, d'autre part, que de hauts chefs militaires américains ne semblent pas y répugner. On comprend l'émotion suscitée en France par certaines déclarations, telle celle du général Bradley, à l'effet qu'il n'était pas question *“de réarmer l'Allema-*

gne... pour le moment", et celle du chancelier Adenauer réclamant, au début de décembre, "un contingent allemand dans une armée européenne". Aussi M. Schuman a-t-il cru bon, lors des débats à l'Assemblée française sur le protocole de Bonn, après avoir rappelé que l'on ne songe même pas actuellement à l'éventualité d'une évacuation de l'Allemagne par les troupes alliées, d'affirmer vigoureusement: "Nous considérons comme hors de discussion la reconstitution d'une force militaire allemande" et "Quant à une participation militaire de l'Allemagne à la défense de l'Europe, elle se ferait contre notre volonté qui est de ramener l'Allemagne au service exclusif des œuvres de paix".

Mais voici que dans *Le Monde*, M. Étienne Gilson a souligné les contradictions internes d'une politique qui, pour donner des satisfactions sentimentales à une opinion justement inquiète, ne laisse pas de présenter quelque'illogisme. "Il est parfaitement logique, si l'on veut maintenir l'Allemagne désarmée de l'exclure du pacte atlantique mais il en faut voir les conséquences inévitables. Si l'Allemagne n'a pas de quoi se défendre, les Alliés et au premier rang la France devront la défendre eux-mêmes... Ce n'est ni par amour de la paix ni par chauvinisme naïf que le parti communiste s'oppose au réarmement de l'Allemagne, et si la Russie envahissait cette dernière, ils applaudiraient d'enthousiasme à sa mobilisation générale sous le commandement suprême d'un baron balte russifié. Ce que veut le parti, c'est que l'armée russe puisse cueillir un jour une industrie allemande fraîchement reconstituée, sans armée nationale pour la défendre... Le devoir d'aujourd'hui n'exige pas qu'on désavoue d'avance ce

que conseillera peut-être demain la sagesse. Il serait en tout cas déraisonnable de choisir délibérément une route avec l'espoir de ne pas aller où elle conduit''.

Le débat reste donc ouvert. Mais c'est beaucoup plutôt dans les domaines politique et économique que résident les difficultés majeures d'une entente franco-allemande durable.

Il est devenu presque classique de répéter que les économies française et allemande sont complémentaires. Sans doute, le sont-elles plus que celles de la France et de l'Italie (et l'on sait assez les critiques acerbes qui ont entouré la signature de l'union douanière franco-italienne) mais à y regarder de près, elles ne le sont pas totalement, il s'en faut. Dans de larges secteurs, elles sont plutôt concurrentielles: textiles, cuirs, certains produits métallurgiques, le petit outillage agricole, etc... Or, deux facteurs nouveaux confèrent à ce danger un caractère particulièrement aigu. D'une part, les échanges entre l'Allemagne occidentale et celle de l'Est ainsi qu'avec l'Est européen, sont, actuellement, pratiquement inexistants. Situation qui revêt tout son sens, si l'on se rappelle que dans les années 1936-38, ces régions constituaient le débouché de 17% du total des exportations de l'Allemagne occidentale. D'où, et par suite de l'existence d'un déficit considérable à l'égard de la zone dollar, recherche par l'industrie allemande de courants commerciaux avec les pays extérieurs à cette zone (Europe occidentale, Amérique du Sud, Moyen et Extrême-Orient), où il est possible de se procurer des matières premières et des produits agricoles. D'autre part, les salaires dans l'industrie allemande étant inférieurs à ceux généralement pratiqués en France et les charges sociales des

entrepreneurs beaucoup moins lourdes dans le premier cas que dans le second, (25% du salaire en Allemagne, 40% en France), il existe dès le départ, pour l'industrie française, un handicap considérable dont bénéficie sa rivale allemande. Il en résulte que, par exemple, dans le cas des biens d'équipement, les écarts des prix varient souvent de 25% à 35%, fonction des disparités de coût des facteurs de la production (au tout premier rang desquels, la main-d'œuvre) et aussi d'une politique de dumping pratiquée par l'Allemagne. Sans doute, reste-t-il l'important domaine agricole qui permet à la France de jouer un rôle de partenaire sérieux. Mais, ainsi que le signalait récemment le *Manchester Guardian*, les deux économies ne sont que partiellement complémentaires. Beaucoup de secteurs sont en concurrence directe, comme l'ont prouvé les cartels d'avant-guerre. Et l'agriculture française elle-même aurait besoin d'une révolution à la fois dans ses méthodes de culture et dans sa structure pour pouvoir soutenir le fardeau qui lui incomberait. Plusieurs de ces problèmes économiques présentent d'ailleurs des implications politiques, ce qui en aggrave encore la complexité. Ainsi de la Sarre et de la Rhur.

Le problème de la Sarre n'est certes pas neuf et les spécialistes des relations franco-allemandes n'en ignorent aucun des aspects. Déjà, en 1917, Briand, puis, lors des débats précédant le traité de Versailles, les négociateurs français, réclament le retour de la Sarre à la France, pour des motifs stratégiques, — nécessité d'une frontière facile à défendre — et économiques: le charbon de la Sarre (comme gage, aussi, pour les réparations). Or, préfiguration de la tentative actuelle et des vœux du gouvernement français, Lloyd George,

tout en s'opposant à une annexion pure et simple, propose la formation d'un État indépendant de la Sarre, lié à la France par une union douanière. Voici qu'aujourd'hui, la France ne réclame plus la propriété des mines de la Sarre: elle entend la laisser aux Sarrois eux-mêmes constitués en État indépendant, réuni économiquement à la France. Le 7 février, à Paris, des négociations franco-sarroises ont vu à mettre au point la convention économique: a) le gouvernement français s'engage à défendre la propriété des Sarrois sur leurs mines et, d'accord avec le gouvernement de ces derniers, à en déterminer les conditions d'exploitation par la France; b) on convient du libre passage d'un pays à l'autre et du libre séjour dans l'un ou l'autre pour Français et Sarrois; c) on réduit à un strict minimum le pouvoir de contrôle de la France. Or, si les Sarrois sont d'accord dans une très grande majorité, les Allemands, du moins les gouvernants de Bonn ne le sont pas du tout. Ils se refusent à reconnaître comme fidèle traduction de l'opinion sarroise les élections de 1947 et rejettent à l'avance comme incompatibles avec l'article 134 de la Constitution de la République fédérale, toutes conventions relatives à l'autonomie de la Sarre et à la propriété des mines. L'avenir de la Sarre! Pierre d'achoppement à un rapprochement franco-allemand, dont l'on voit mal comment sortir, d'autant que l'attitude allemande sur ce point s'est considérablement raidie, ces derniers temps; on l'a bien vu, lors du voyage de M. Schuman.

Une autre question politique qui reste pendante, moins troublante, cependant, que la précédente, réside dans l'avenir de la Ruhr. Le statut de cette région vitale est bien loin d'être nettement défini. Pour l'heure,

une commission mixte sous autorité internationale en assure théoriquement la haute administration, commission à laquelle l'Allemagne a enfin adhéré, lors des accords de Petersberg, après avoir longtemps hésité. Mais l'administration même et la gouverne véritable des mines et aciéries demeurent pour une large part aux mains des groupes d'intérêts traditionnels. Il se pose, aujourd'hui, à ce sujet, un double problème: nationalisation ou, au moins, décartellisation, et investissement de capitaux étrangers. Les hésitations de la politique alliée et l'anti-socialisme presque maladif du gouvernement Adenauer risquent de profiter en définitive à des intérêts privés dont l'action passée n'est pas pour chasser toute inquiétude.

Problème politique majeur, également, que la participation de l'Allemagne au Conseil de l'Europe, construction restée jusqu'ici plus symbolique que vraiment efficace mais qui demeure pleine de riches possibilités. Mais voici que la volonté française de présenter à ce Conseil la candidature de la Sarre, État indépendant, risque fort de remettre à un jour indéterminé l'adhésion du gouvernement de Bonn. Ce faisant en effet, l'Allemagne serait tenue par les décisions et la politique générale de cet organisme, et donc, amenée à reconnaître l'existence d'une Sarre indépendante ce que ses chefs actuels paraissent repousser avec avec la dernière vigueur. Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est que le gouvernement français a pris la décision d'appuyer une éventuelle demande allemande de participation au Conseil de l'Europe. M. Schuman l'a affirmé sans équivoque, lors des débats qui, à l'Assemblée française, ont marqué la signature du protocole de Bonn.: "Le gouvernement estime que refuser

son accord à cette entrée serait renier la politique européenne suivie jusqu'à présent. Il serait dangereux de changer une politique au cours d'une expérience qui a déjà donné des résultats. Je ne sacrifie rien à une idéologie ou à un sentimentalisme quelconque. A la politique qui est la nôtre, politique sans aventure et sans renonciation à l'essentiel, je demande à l'Assemblée de se rallier une fois de plus''.

Depuis la fin de novembre, deux événements importants ont marqué le lent cheminement vers la reprise du dialogue France-Allemagne: le protocole de Bonn, l'accord commercial franco-allemand. Le premier portait, on se le rappellera, sur les trois principaux points suivants: arrêt des démontages d'usines, moyennant certaines garanties réclamées par la France adoucissement progressif du régime d'occupation; intégration de principe du régime de Bonn, dans le système européen occidental. Cela ne fut pas obtenu sans difficultés: et peut-être faut-il, pour vraiment comprendre le laborieux des négociations et ne pas proférer à la légère des accusations ridicules, être soi-même Européen, avoir éprouvé les horreurs de deux conflits, connaître vraiment la fragilité des garanties les plus solennelles.

L'accord commercial, intervenu le 31 janvier, après, lui aussi, de bien laborieuses négociations, plusieurs fois presque en passe d'être abandonné, contribue à intégrer la structure économique de l'Allemagne dans l'Europe occidentale, d'une part, et représente un premier pas véritablement efficace dans l'effort de rapprochement franco-allemand, d'autre part. Cet accord, valable jusqu'au 30 juin, prévoit une augmentation notable des échanges entre les deux pays, dont

la valeur doublerait presque pour atteindre près de 120 milliards de francs (un peu plus de 400 millions de dollars), par année. En dépit de la forte pression, en France, de certains milieux industriels (cuirs et textiles), en Allemagne, de la puissante confédération agricole, les deux gouvernements ont pu aboutir à la signature du premier traité franco-allemand depuis la guerre. Il n'en faut certes pas attendre plus qu'il peut apporter ni voir un symbole là où il n'y a qu'une relative coïncidence d'intérêts. Que les antagonismes traditionnels aient pu être surmontés, de même que le conflit sur la Sarre, voilà déjà un succès et qui laisse les portes ouvertes à des tentatives de rapprochement sur d'autres plans que l'économique.

Mais le chemin à parcourir reste immense. Ceux-là qui auraient pu en douter n'ont assurément pas manqué de trouver amplement matière à d'assez amères réflexions dans la campagne déclenchée, par les gouvernants allemands, lors du passage de M. Schuman, offensive qui a rencontré dans la presse allemande d'outre-Rhin une si inquiétante unanimité. Les propos de certains ministres du gouvernement de Bonn, en particulier ceux du docteur Dehler, ministre de la justice, auxquels il a été fait allusion plus haut et le désaveu presque forcé du chancelier Adenauer ne contribuent certainement pas à favoriser un rapprochement où les Allemands, pourtant, trouveraient les tout premiers leurs profit.

Du côté français, en tout cas, il apparaît bien que l'on reste entièrement ouvert à l'effort, aux concessions qu'impliquera tout rapprochement qui soit autre chose qu'une fiction. Du moins, dans les milieux officiels. L'opinion publique reste plus sensible — et

qui pourrait s'en étonner — à des souvenirs trop récents, à des plaies parfois encore béantes. Jean Schlumberger le soulignait dans le Figaro: "Tandis que progressaient les négociations confidentielles et qu'elles rapprochaient peu à peu les points de vue, un travail parallèle n'a pas été fait pour éclairer l'esprit du public. Et de là vient que, dans les deux pays, les responsables ont moins lieu de craindre les problèmes posés par la réalisation de leurs accords que le brouhaha de discours et les remous de démagogie qu'ils susciteront".

Craintes justifiées du peuple français, peut-être, mais, comme le rappelait M. Gilson, une erreur des plus fréquentes est de croire encore vivant ce qui est déjà mort. "Il n'est pas impossible que comme tant d'autres peuples avant elle, l'Allemagne ait appris sa leçon. Nous l'espérons sans doute puisqu'en l'invitant à entrer au Conseil de l'Europe, nous lui offrons l'occasion d'en faire la preuve. Et c'est sagesse, mais il serait absurde de jouer cette partie en refusant d'avance les conséquences qu'elle aura fatalement si nous la gagnons. Or, il faut que nous la gagnions, car la France seule peut assurer la paix de l'Europe en cherchant et trouvant cette chose difficile entre toutes, mais non point impossible, qu'est une entente directe avec l'Allemagne". (Le Monde, 30 novembre 1949). Encore faudra-t-il que l'Allemagne y mette du sien et n'oublie pas trop une certaine réserve que des événements pas tellement lointains encore lui imposent.

Jean-Marc LÉGER

Nos Editions

Les amis de l'Action nationale auront remarqué que notre service d'édition a pris cette année beaucoup plus d'ampleur. En moins de 10 mois, nous avons publié successivement :

— POUR GAGNER LA PAIX, en collaboration (\$1.00 l'ex.) ;

LA CONFEDERATION : Pacte ou Loi ?, par R.P. Richard Arès, s.j. (25 c. l'ex. \$2.75 la douzaine, \$20.00 le cent) ;

— L'INDEPENDANCE DU CANADA, par le chanoine Lionel Groulx (\$1.50 l'exemplaire).

— MONTREAL SOUS LE REGNE DE LA PEGRE, par Pax Plante (\$1.00 l'ex. ; édition de luxe, \$2.00).

L'édition de ce dernier livre est épuisée. Nous procéderons d'ici peu à une réimpression.

Actuellement sous presse, il y a :

— l'intéressante étude de Claude Ryan sur *Les classes moyennes au Canada français*, recherche sociologique dont l'équivalent n'existait pas (25c. l'ex., \$2.75 la dz., \$20.00 le cent) ;

— les mémoires soumis à la Commission Massey par deux associations très différentes par leur but et leur caractère, La Chambre de Commerce de Montréal et la Ligue d'Action nationale, mais qu'il nous a paru intéressant de grouper, et qui expriment des opinions désintéressées après tant de quémandages et de demandes d'aumônes !

Nous avons au surplus des projets considérables sur le métier pour le printemps et l'automne. Les journaux annonceront sous peu le principal d'entre eux.

Tous ces livres sont en vente à la librairie d'Action Nationale, à laquelle nous vous suggérons d'adresser vos commandes (422 est, rue Notre-Dame ; MARquette 2837).

E. L.

AUX MARIÉS DE DEMAIN

Vous avez hâte de l'habiter, n'est-ce pas? . . . Un premier foyer, c'est si beau! Restez logiques. Protégez-le. Si vous alliez perdre vos cadeaux, vos garde-robes, vos articles de ménage . . . Appelez-nous. Assurez-les. Ne vous appauvrissez pas en commençant. Soyez prudents.

 **SOCIÉTÉ** 
NATIONALE
D'ASSURANCES

41 OUEST, ST-JACQUES
MONTRÉAL • HA. 3291

Lucien Viau et associés

Comptables Agréés
CHAS. DESROCHES, C.A.
FERNAND RHEULT, C.A.

159 Ouest, rue Craig, MA. 1339
(EDIFICE DES TRAMWAYS)

LA COMPAGNIE

F.-X. DROLET

Ingénieurs — Mécaniciens — Fondateurs

Spécialités :

Ascenseurs modernes de tous genres,
soudures électriques et autogènes, etc.

208, rue du Port - - Québec

COMPAGNIE MUTUELLE D'IMMEUBLES

Limitée

La Caisse d'Épargne pour Prêts Mutuels
"Payé à ses membres \$8,000,000.00"

Siège social : 1306 est, rue Ste-Catherine,
Montréal.

ABONNEMENT DE SOUTIEN: \$5.00

L'abonnement de soutien à L'ACTION NATIONALE coûte \$5.00 par année. Ce sont ces abonnements redevables à des amis fidèles et généreux qui ont permis à la revue de boucler son budget chaque année et de poursuivre son action bienfaitante.

GR. 2465

BEN. BÉLAND INC.

Accessoires électriques en gros

7152, boul. Saint-Laurent,

Montréal, (14).

SPÉCIALITÉS MARQUETTE, Inc.

André LORANGER, président

Jouets - Menus articles - Papeterie - Nouveautés

En gros seulement

5220, St-Hubert - Montréal - TAlon 7350

LIBRAIRIE D'ACTION NATIONALE

422 est, rue Notre-Dame, Montréal, P.Q.

Notre question nationale

par Richard Arès, en 3 volumes : \$1.00 l'exemplaire

★

Histoire de la province de Québec

par Robert Rumilly, chaque volume : \$1.25

★

Pour gagner la paix

Paul Sauriol, Jean Pellerin, Jean-Marc Léger, André Lau-
rendeau, Gérard Filion, F.-A. Angers, Louis Lachance, o.p.

\$1.00 l'exemplaire.

VERS UN NOUVEL AGE

par André DAGENAIS

Le glissement moderne
Principes du retour Conceptions ternaires

\$2.50 l'exemplaire

LA LIBRAIRIE D'ACTION NATIONALE

422 est, rue Notre-Dame, Montréal, P.Q.

Charbonneau Limitée

BISCUITS — BONBONS — MACARONI

FA. 1116

1800 NICOLET, Montréal

Vous trouverez chez
nous, et à bon compte,
tout ce qu'il faut pour
meubler votre résidence.

Maison établie
depuis 40 ans.



● Fitzroy 4681 ●

LAMARRE FRÈRES

3723, Notre-Dame ouest,

Montréal

Hommages aux collaborateurs de
L'ACTION NATIONALE

J.-R. GREGOIRE

QUINCAILLERIE

•

FA. 1167 3605, ONTARIO est, Montréal

Le sens de notre destin

L'Indépendance du Canada

Par M. le Chanoine Lionel Groulx

Un fort volume de 175 pages
au prix de \$1.50 franco.

Joliment relié : \$2.50

AUX EDITIONS DE L'ACTION NATIONALE

422 est, rue Notre-Dame, — Montréal, P.Q.

Tél. HA 0200-0209

PERRAULT et PERRAULT
AVOCATS

511, Place d'Armes, — Montréal, Canada

ANTONIO PERRAULT, C.R.

Rés. : 64, ave Nelson, Outremont. Tél. DO 6342

JACQUES PERRAULT, L.L.D.

Rés. : 4390, boul. Pie IX, Tél. CL 3580

Les cafés et confitures de

J.-A. Désy

LIMITÉE

SONT LES MEILLEURS — EXIGEZ-LES

CR. 2167

COMPAGNIE DE BISCUITS STUART Ltée
BISCUITS — GÂTEAUX — TARTES

Alfred ALLARD,
président et gérant gén.

Marcel ALLARD,
gérant général adjoint

235, Laurier ouest - - - - Montréal

Lisez

“LE DEVOIR”

LE JOURNAL DES GENS QUI PENSENT

TOUS CES SOUCIS

Ne pouvoir

- faire instruire vos enfants;
- libérer votre maison de son hypothèque;
- verser vos primes par suite d'invalidité;
- arriver au vieil âge sans le moindre sou;
- laisser votre famille dans le dénuement;

vous pouvez TOUS les dissiper: nous avons *une police pour chaque besoin.*

ASSURANCE-VIE ET RENTES VIAGÈRES

**CAISSE NATIONALE
D'ASSURANCE-VIE**

41 ouest, Saint-Jacques—Montréal—HA 3291

La Sauvegarde



ACTIF : \$19,000,000.

ASSURANCES EN VIGUEUR :
\$118,000,000.



Il n'y a pas longtemps encore, beaucoup de nos compatriotes étaient sous l'impression que pour réussir dans le domaine d'assurance sur la vie il fallait porter un nom étranger. Nous manquions de confiance en nous-mêmes.

Ce sera un titre de gloire pour LA SAUVEGARDE que d'avoir été la première compagnie canadienne-française à s'aventurer sur un terrain qui semblait jusqu'alors réservé à d'autres. Durant longtemps, elle fut la seule mais ses succès encouragèrent les initiatives et facilitèrent la naissance des compagnies canadiennes-françaises fondées au cours des dernières années et auxquelles nous souhaitons le plus grand succès.